



ÉTIENNE LIEBIG

LES NOUVEAUX CONS

scan et recompo par Lenni

Etienne Liebig

**Les nouveaux
CONS**

Michalon Éditions

Sommaire

Mise en garde
Les cons militants
Le vieux gauchiste
Con comme un écolo
Le nouvel aventurier
La fille voilée
La nouvelle « laïcarde »
Le bobo
Le néocolonialiste
Le ou la passéiste « naturophile »
La nouvelle « allaiteuse »
Le préventionniste
Le miraculé
Le sage religieux
Le jeune flic
Le jeune de quartier
L'imitateur de banlieusards
Le vigile
Le nouveau psychanalyste
Le conseiller professionnel
Le nouveau retraité
Le nouveau rationaliste
Le nouveau pédagogue
Le nouveau travailleur social
Le nouveau symboliste
Le nouveau prof
Le jeune toubib

Le nouveau politique
L'énarque
Le jeune militant de droite
Le nouveau catho de droite
Le nouvel anthropologue
Le nouveau journaliste
Le journaliste de presse écrite
Le blogueur
Le nouveau Noir
Le nouveau Juif
Le nouvel Arabe
La nouvelle féministe
Le nouvel homo
Le nouveau toxicomane
Le « déposeur » de plaintes
La nouvelle cancéreuse du sein
La nouvelle cliente en psy
L'employé des métiers de service
La nouvelle strip-teaseuse
La chanteuse et le rappeur
La nouvelle comédienne
Le nouveau plasticien
L'artiste humanitaire
Le cuisinier télévisuel
Le nouveau patron
Le nouveau sportif
L'élève d'école de commerce
La vieille belle et le vieux beau
Le nouveau Neulléen

Mise en garde

Quel bonheur d'avoir des cons en bas de chez soi. Mieux, quel bonheur d'en être un soi-même, car, bien sûr, vous l'aurez compris, nul n'échappe à cette catégorisation sociologique sans définition, mais transversale à toutes les classes sociales, tous les milieux socioculturels, tous les recoins de notre pays. Le con d'hier n'est pas celui d'aujourd'hui, et celui de demain est encore jeune et se forme doucement à devenir le con de sa génération. La petite dame qui, il y a vingt ans encore, lâchait 500 balles à son psychanalyste lacanien ne faisait rire personne, mais à présent que l'on connaît la merveilleuse entourloupe du freudisme, cette même dame est l'objet de tous les quolibets et passe pour une conne patentée doublée d'une victime consentante. Il est donc complexe de déterminer en temps réel qui est le nouveau con. Il a fallu beaucoup d'observations, bon nombre d'analyses et quantité de soirées perdues pour cerner au plus près cette victime des années 2000, qui, la plupart du temps, regarde les autres comme s'ils étaient de vrais cons en se persuadant elle-même d'être au-dessus du lot.

On peut être un gros con, qui ne mérite que le mépris et des seaux de pisse dans la gueule, ou un pauvre con, gentil et pathétique, une victime qui fait pleurer dans les chaumières d'abrutis. Peu importe, les deux méritent également d'être épinglés sans cadeau, car les cons n'ont après tout que ce qu'ils méritent.

Après la lecture de cet ouvrage, vous pourrez vous moquer ouvertement de ces blaireaux modernes, sans oublier de vous contempler vous-même dans un miroir. Je souhaite sincèrement que chacun d'entre vous s'y retrouve, comme je m'y retrouve moi-même, et qu'à chaque fois, on me juge injuste, intolérant, subjectif et répugnant. Je vais me faire beaucoup d'ennemis. Tant mieux, c'est le but.

Étienne LIEBIG

Les cons militants

Le nouveau manifestant

Ah, celui-là ne fera pas la révolution, le pouvoir peut dormir tranquille ! Les nouveaux manifestants savent se tenir et ne jamais déroger à la règle de la manif bourgeoise et bien élevée. Leur principal souci est de retrouver le gros ballon de leur syndicat ou de leur ville, de se féliciter d'être aussi nombreux, de se dire que c'est une belle manif et que la lutte va porter ses fruits. Même si le cortège compte cent mille pékins, le moindre flic, à lui tout seul, suffit à empêcher la colonne de progresser vers les beaux quartiers afin de ne pas gêner la sieste des ministres concernés.

Ces nouveaux cons ne veulent pas être assimilés à la racaille banlieusarde qui balance des caillasses et fout le feu aux bagnoles pour exprimer sa colère. Ils sont organisés comme des paramilitaires, et sages comme des vieillards à l'hosto. Il leur faut d'abord une autorisation de la préfecture, puis un itinéraire précis et une heure de dispersion. La manif est une sorte de grande fête, composée en majeure partie, de profs et autres fonctionnaires qui gueulent en espérant surtout que rien ne change, car finalement, ils ne sont pas si mal lotis. Il y

a des orchestres, des percussions, des danseurs, des cracheurs de feu, des travelos déguisés, des clowns, des jongleurs, des gueulars professionnels, des faux Africains et de vrais flics en civil, qui n'ont même pas à se cacher, car ils ne sont jamais pris à partie. En un mot, les manifs sont bon enfant et ne font plus peur à personne. Les travailleurs précaires et exploités qui devraient défiler ne le peuvent par crainte de se faire licencier et se trouvent représentés par des mecs et des femmes qui n'ont jamais été sur un chantier ou dans un atelier.

On se cause, on échange entre gens offusqués et intelligents, mais, surtout, on peut tout exiger, surtout des trucs impossibles, pour se faire remarquer et montrer que l'on n'a rien lâché depuis 68 : « Fin du capitalisme », « Mort des patrons », « Démission du président de la République », etc. Tout cela ne mange pas de pain puisque, de toute façon, on sait qu'aucun bouleversement politique n'interviendra, que l'on pourra rentrer dans son petit pavillon de banlieue et reprendre son petit turbin en gardant de belles photos et quelques tracts dans sa poche. De leur côté, les flics rigolent, tapent le carton, discutent avec les manifestants... C'est cool. On chante des parodies de tubes avec des paroles vachement engagées du genre : « Ta réforme, tu sais où on se la met ? Au cul, au cul, aucune hésitation ! » ou « Tous ensemble, tous ensemble ! ». La moyenne d'âge tourne autour de 55 ans, c'est-à-dire la génération qui parle pour les autres au nom d'un idéal à jamais perdu. Ils gueulent contre le chômage, mais ont

un bon taf, contre le recul de l'âge de la retraite, mais ne craignent rien, contre le racisme, mais vivent à Paris entre bobos philosophants. À 18 heures, la colère s'arrête net du côté de Bastille, et chacun reprend son métro bien sagement. Le lendemain, ces nouveaux cons interrogent les collègues : « T'étais à la manif ? Non ? Bah, alors, faut pas s'étonner que rien ne change. » Cela fait trente ans que ces connards font toutes les manif comme d'autres font tous les bordels, rien n'a jamais changé, mais ils s'acharnent, trop contents de marcher sur les traces des mineurs de Zola.

Le vieux gauchiste

Le fidèle

Le vieux gauchiste se reconnaît de loin, avec ses cheveux blancs, rares et longs, son pull en laine qui pue le tabac, et sa barbe délavée. On le reconnaît surtout lorsqu'il ouvre sa grande gueule. Il se fait un devoir de ressortir les mêmes affirmations péremptoires de sa jeunesse, pour montrer qu'il n'a pas changé d'un cil et qu'il est resté fidèle à ses idéaux. Tout a évolué autour de lui tandis qu'il poursuit sa route pavée de bonnes, de très bonnes intentions... inutiles. Finalement, le bilan communiste est globalement positif et, surtout, Trotski n'a pas assez eu l'occasion de s'exprimer. Jeune, on pouvait le considérer comme un idéaliste mais vieux, il est un parasite idéologique. Prof, formateur ou éducateur, il a vécu honnêtement sa vie de petit bourgeois parvenu et compte bien toucher une retraite sympathique et continuer à emmerder le monde avec ses idées dogmatiques d'un autre âge. Comme pour toutes les idéologies purement intellectuelles, plus on est absolutiste plus on est respectable, et cela jusqu'à l'absurde. Il ne leur paraît toujours pas impossible que la révolution populaire et, singulièrement, leur révolution,

populaire adviennent, alors même que si le pays devait flamber, ils seraient dans la première charrette en tant que moralisateurs et porteurs d'un passé honni. Ce nouveau con a eu le temps de lire puisqu'il n'a jamais beaucoup bossé et si, comme ses grands ancêtres intellectuels du XIXe siècle, il parle en permanence au nom du prolétariat sans avoir mis les pieds dans une usine, en revanche, il peut citer des paragraphes entiers de Bakounine sans sourciller, sous les « mmhhhh » admiratifs de ces coreligionnaires ébahis, qui citent en retour un auteur méconnu de la révolution cubaine. Ils ont des idées sur tout, mais aucune proposition, à part la révolution totale du système, ce qui est confortable, car ça ne risque pas d'arriver.

Il ne faut rien réformer, il faut tout casser, répètent-ils en boucle, mais si on leur pique leurs vélos, ils deviennent hystériques et plus répressifs qu'un facho moyen. Ces mecs ont, en général, une petite baraque dans le Lubéron, où ils essayent, depuis vingt ans, de faire pousser trois courges et deux patates sans jamais y parvenir, et sont la risée des voisins en tracteur.

Ils cherchent en permanence à prouver que l'idée du communisme était la bonne, mais qu'elle a été pervertie. En général, au cours de leur vie, ils échouent dans leur démonstration à tous niveaux : au conseil municipal, à l'Assemblée générale de copropriétaires, et même dans la sphère familiale, puisque leurs mômes font des études de droit ou de commerce et rêvent d'acheter le dernier 4 x 4

à la mode. Peu importe, ils continuent à écouter « radio libertaire » et à s'auto persuader de leurs fausses bonnes idées.

Le traître

Le cas remarquable de ce chanteur engagé à gauche, compagnon de Patrick Font, libertaire notoire, directeur d'un grand journal satirique, hostile à toute compromission, devenant un ami du président de la République, se vautrant sous les ors de la République, fasciné par le pouvoir et finissant enfin patron de presse injuste et fourbe, est un modèle du genre. Beaucoup de ses compagnons l'ont suivi. Reconnus pour leur engagement sans faille dans des causes révolutionnaires, ils ont acquis une certaine notoriété en même temps qu'ils prenaient de la brioche et perdaient leurs tifs.

On les a vus devenir « pragmatiques » puis « réalistes » puis « socialistes », pour frayer finalement avec la droite et même la droite débilite d'un Sarkozy trop heureux d'aligner d'anciens chevelus reconnus, entre Enrico Macias et Alain Mine. Ils ont changé de casaques, non pas pour complaire au pouvoir, ils n'en ont pas besoin, mais parce que, peu à peu, leur véritable nature appert sous le lustre de leurs anciennes idéologies. Ils étaient à gauche, et même d'extrême gauche, parce que c'était la mode ; ils auraient pu être marchands de canons ou militaires si l'époque avait été à la guerre. En prenant

de l'âge, du pognon et de la reconnaissance, ils ont peu à peu souhaité que rien ne change pour ne pas compromettre leur retraite, puis ils ont fait ami-ami avec les décideurs et le pouvoir. Ils dessinaient des affiches en 68 représentant des CRS sous les coups de matraques, ils font maintenant des panneaux pour prévenir les cacas de chiens sur les trottoirs de Paris.

Ils ont été pris au piège par le pouvoir politique, qui en a fait des représentants de l'establishment mondain. Ces anars, auteurs, écrivains, dessinateurs, philosophes, intellectuels, médecins, pamphlétaires et universitaires, cultivateurs de rébellion, bramant la liberté comme une bible, sont devenus les héros de ceux-là mêmes qu'ils critiquaient. Les BHL, Kouchner, Finkelkraut, Val, Cabu et des dizaines d'autres ont cédé aux sirènes de la reconnaissance et de la bienséance bourgeoise. Leurs petites transgressions sont devenues les jeux préférés de la bourgeoisie ; ils font rire la classe politique et sont invités chez M. Drucker, le dimanche après-midi. Parfois consentants, parfois à leur corps défendant, ils n'ont pas su maintenir le cap de la guerre au pouvoir pour aider les damnés de la terre, et rester ainsi une épine dans le pied des politiques et des dominateurs. C'est pourtant une règle appliquée depuis des décennies : récupérer ses ennemis pour en faire des complices et les rendre inoffensifs en les bourrant de foie gras et de champagne. Le discours de ce nouveau con n'a pas changé, mais il n'a plus aucune efficacité subversive, il est devenu le

discours de la classe dirigeante. Ce con ne fait même plus mouiller la culotte des bourgeoises affolées. Le grand Duduche a ouvert un magasin de quincaillerie, cependant il continue de rêver en secret de la fille du proviseur devenue une tranquille grand-mère.

Le syndicaliste

Les syndicats seront toujours défendus par les patrons, parce qu'ils servent de régulateur à la colère populaire. Rien n'est plus redouté que cette haine des travailleurs, qui se répand dans le pays et donne envie de pendre les patrons avec leurs boyaux. Le con de syndicaliste bouffe régulièrement avec les patrons, les membres du Gouvernement et tous les représentants de l'État pour essayer de trouver des compromis avant même que n'éclatent les luttes. Les leaders sont prévenus : « Machin va licencier 2 500 travailleurs sur le site d'Amiens, comment joue-t-on la négociation pour que les "pue-la-sueur" nous foutent pas la merde ? »

Le mec du syndicat fixe ses limites : « Faudra arriver à 45 000 euros d'indemnités plus quelques conneries de formations qui servent à rien ; à ce tarif, je peux les tenir. » Le jour de la lutte venue, la boîte propose 15 000 euros, les travailleurs exigent 50.000... Menaces, négociations, nuits blanches, flics, guéguerres, hélicos, CRS, lacrymos, renégociations, journalistes, télé. On arrive enfin, après six mois de résistance, à un accord : 45 000 euros

d'indemnités, plus quelques formations inutiles.

Ces nouveaux cons sont payés par les boîtes et ne mettent jamais les pieds au boulot, puisqu'ils travaillent pour le bien collectif. Les syndicats, eux, sont financés en partie par les entreprises elles- mêmes, qui, en retour, attendent une forme de paix sociale. Lors de la réforme des retraites, les cinq gros syndicats ont habilement manœuvré pour amener la population à accepter la législation qui fera travailler les pauvres n'ayant pas fait d'étude quatre ou cinq ans de plus que les mômes des bourgeois ayant commencé à bosser à 25 ou 27 ans. On a vu ces nouveaux cons crier haut et fort qu'il fallait une réforme sans nous en apporter la preuve, sans parler, par exemple, explicitement des exonérations de charges patronales pour toutes les entreprises, y compris celles qui délocalisent (30 milliards d'euros annuels). Puis considérant que ce n'était pas la bonne réforme, ils reviennent en arrière et cherchent des réformettes pour ne pas contrarier l'État, qui connaissait déjà la fin de l'histoire avant qu'elle ne commence. Sans les syndicalistes et leur douce méthode de l'enculage « vaselineux », jamais une réforme aussi injuste et pénalisant gravement les plus pauvres n'aurait pu passer dans le pays des acquis intangibles. Ces nouveaux cons sont des vendus, dont les colères et les déclarations sont toujours justement calculées pour ne pas décevoir les patrons ni l'État. Tout est organisé en France pour que

les syndicats, qui ne représentent même plus 10 % des salariés, puissent continuer de gérer toutes les discussions salariales, toutes les négociations, tous les combats. Il est essentiel que ces nouveaux cons n'aient pas une concurrence déloyale, qui puisse mettre en péril leur organisation. Rien ne peut se faire au sein de l'entreprise sans en référer aux syndicalistes et si, par malheur, quelqu'un s'avisait de passer outre ce diktat, il serait immédiatement mis sur la touche par l'ensemble des représentants des salariés qui veulent contrôler la colère de tout le personnel pour en faire de la chair à fausses négociations.

Con comme un écolo

Une engeance politique a émergé ces dernières années, dont le programme se résume à la plus grosse arnaque depuis la révolution russe : l'écologie. Démagogique au possible, cette idéologie de veaux pré pubères a attiré dans ses filets biologiques tout ce que la planète comptait de frileux de l'engagement en créant une nouvelle morale plus duraille que le catéchisme des jésuites : la connerie durable. Pour la première fois depuis la Révolution française, on a des militants dont les principaux combats consistent à prendre un vélo pour aller faire leurs courses, à fermer le robinet en se brossant les dents et à jeter la bonne ordure dans la bonne poubelle dans des quartiers où la misère est insupportable. L'essentiel de leurs préoccupations consiste à savoir où jeter le papier, le carton, le verre et le plastique. Ce qui semble être le cœur de leur engagement suffit à satisfaire leur goût de la rébellion. Ces nouveaux cons vivent entre eux, forment de douces milices dans les quartiers et, au nom de la gauche militante et verte, créent plus encore de disparité sociale dans la cité. Plus ils font d'efforts pour être appréciés par les pauvres des quartiers, plus ils sont haïs pour leur pédantisme cynique. Préférer pédaler alors

qu'on peut se payer une caisse est un concept tellement absurde pour celui qui rame au RSA, qu'il donne envie de niquer tous les Vélib' de la terre, au grand dam de ces écolos qui ne peuvent piger la frustration des vrais pauvres. Ce sont des militants qui se battent bec et ongles pour obtenir une « recyclerie » ou un jardin potager dans des villes comptant 50 % de chômage chez les jeunes, des militants récoltant leurs tomates sans engrais dans des départements sans écoles et sans crèches.

Rien n'est plus important que la préservation de la nature. Les Verts ont bien essayé de responsabiliser leur discours, mais l'écologie est antinomique à toute forme d'évolution. Les super héros écologistes totalement dogmatiques et sectaires, tels que Hulot ou autres Arthus-Bertrand, ne distinguent même plus la gauche de la droite, et s'allieraient aux pires fascistes si ceux-ci promettaient des pistes cyclables. Les braves gens qui auraient eu tendance à jouer la carte de la solidarité avec les plus démunis d'entre nous, comme le faisaient les gens de gauche, se sont laissés trimbaler par ces nouveaux cons, ils cultivent aujourd'hui les trois mètres carrés de leurs putains de jardins partagés et croient faire de la résistance en bouffant les poireaux issus de l'agriculture biologique.

Les Verts ne sont pas à un paradoxe près. Grâce à l'influence des Griinen, par exemple, l'Allemagne est aujourd'hui le pays le plus polluant d'Europe. Leur obstination malade à combattre le nucléaire les a

conduits à conserver des mines de charbon à ciel ouvert aussi grandes que Paris et à participer ainsi honteusement au réchauffement climatique. Peu leur importe : le dogme n'a pas été trahi, tous les barbus peuvent marcher la tête haute.

L'ordre des priorités s'est trouvé brusquement bousculé pour satisfaire ces mous du bulbe. La promesse d'une voiture électrique dans une campagne électorale devient soudain plus importante que l'établissement de logements sociaux, et la promesse de constructions de maisons en bois équipées de panneaux solaires et de chiottes sèches est devenue l'essentiel d'un programme politique, bien avant la promesse de places en crèches pour tous les mômes.

L'écologie est un luxe de bourgeois. Pour y adhérer, il faut avoir réglé tous les autres soucis de survie. Ce luxe est imposé à tous au nom d'une nouvelle morale, qui considère que jeter un papier par terre devrait être sanctionné plus durement que voler dans la poche de son voisin.

Le nouvel aventurier

Le nouvel aventurier fait l'unanimité pour son courage, son abnégation, son esprit de sacrifice, comme disent les journalistes qui ont beaucoup d'imagination et peu de vocabulaire. Bref, il fait l'admiration de tous. On se dit : ce mec-là est entre Ulysse et Frison-Roche ! Il part, avec son sac à dos, découvrir des terres lointaines, poussé par un élan de générosité et une soif de l'inconnu et de la rencontre. Hélas, c'est un nouveau con aussi, mais bronzé par le soleil et la neige.

Il y a deux types d'aventuriers médiatiques, le marin qui nous fait sa petite « Route du Rhum » chaque année, et le blaireau pseudo scientifique qui part au pôle nord entouré d'une équipe de journalistes et d'hélicos. Notez que depuis une dizaine d'années, même Gérard Holtz n'ose plus appeler « nouveaux aventuriers » les connards du « Paris-Dakar ».

Le skipper

Pour le skipper, l'essentiel de l'aventure consiste à trouver des sponsors suffisamment crédules pour imaginer que l'image de leur boîte se trouvera valorisée

par les paquets de vagues qui frappent les flancs de leur trimaran. Chacun veut son nom sur la voile et chaque commentateur se plaît à répéter, des dizaines, des centaines de fois, le nom de la marque en question, histoire de montrer au sponsor qu'ils ont fait une affaire en investissant leur budget pub d'une année dans cette « belle aventure humaine, la dernière probablement, n'est-ce pas Jean-Pierre ? ». Les courses de bateaux se sont transformées en rayonnage de magasin et c'est toujours avec un grand plaisir que l'on entend que « Tampax » dépasse « eau de Javel » dans les Cinquièmes Rugissants ou que « petits pois » a détrôné « papier chiottes » sous le vent.

Plus extraordinaire encore, les skippers, vivant un véritable calvaire, donnant sept minutes par nuit, sont toujours là à 20 h 17 pour l'interview en direct du journal télé. On les voit coincés dans leur cabine, à nous raconter leur souffrance, mais aussi « le merveilleux plaisir d'être seul face à l'élément ».

Quelques passages obligés de cette incroyable « guerre contre soi-même » : les skippers croiseront des dauphins et parfois des baleines ; les skippers prendront la mauvaise route sans vent ; les skippers se feront un petit plaisir en buvant un coup de champagne ; la femme et les enfants du skipper lui parleront en direct et nous serons émus ; la femme skipper promettra à son petit garçon resté en Bretagne que maman sera là à Noël ; un concurrent malheureux va échouer, mais ses

adversaires vont se porter à son secours, car ce sont, avant tout, des « hommes de la mer, solidaires, forcément solidaires » ; l'ordinateur de bord va tomber en panne, le skipper se dirigera à l'ancienne grâce aux étoiles et au sextant, et un peu grâce au GPS embarqué, aux satellites et aux hélicos ; la communication va être coupée entre le PC course et le skipper, nous allons être inquiets deux jours et une nuit, puis tout rentrera dans l'ordre et il faudra rendre hommage aux anciens de qui « on a tout appris et qui sont de grands marins ». Ces nouveaux cons arriveront heureusement à bon port, en bateau ou en hélico, sous les hurras de leurs fans et secoueront le champagne, toujours « heureux de retrouver la terre ferme ».

Étant donné les risques pris et les accidents de parcours, on peut sincèrement se demander si les vrais aventuriers ne sont pas les pêcheurs qui, chaque jour, partent gagner leur vie sur des mers parfois mortelles, poussés par le besoin de bouffer. Ah oui, pardon, ils n'ont même pas de sponsors.

L'explorateur

Il faut le voir ce défricheur de terres hyper connues, ce voyageur de l'impossible possible, qui nous présente son projet fou sur France 2 le dimanche après-midi. Il part à l'aventure seul, entouré de caméras et d'ordinateurs, d'hélicoptères et de sherpas divers, sapé de fringues

issues des dernières trouvailles technologiques pour résister au froid, aux ours, aux insectes, à la chaleur, au soleil. Mais vous, bande d'abrutis, vous pensez que ces héros des temps modernes voyagent gratuitement, comme ça, pour le fun ? Que nenni ! Ils partent pour la science, sponsorisés par le ministère de la Recherche, une marque de labo et des mouvements écologistes divers. Et pourquoi partent-ils si loin ? Si c'est dans le Nord, pour prouver la fonte des glaces, le rétrécissement de la calotte, la mort des ours polaires et donc le réchauffement climatique. Si c'est dans le Sud, pour révéler au monde ébahi que la forêt amazonienne est en danger et que chaque mois, des milliers d'hectares sont déboisés par des méchants Brésiliens qui n'ont pas compris que la forêt c'est vachement bien !

Très bizarrement, ces pseudo-scientifiques trouvent toujours la thune pour partir, alors qu'ils ne font que redire ce que l'on sait déjà depuis longtemps. Certes, depuis la mode écolo, tous les politiques ont envie d'avoir leur petit Nicolas Hulot de poche, le gendre idéal - propre sur lui, qui même dans l'adversité garde le bon sourire, le type qui s'insurge et nous alarme, mais pas trop méchamment quand même parce qu'il est bien élevé.

Les politiques de gauche comme de droite ont donc besoin de marionnettes, genre de caution écolo qui, le temps des élections, montrent lors des meetings les belles images qu'ils ont rapportées de leurs périples

inouïs. Étonnamment, à peine revenus de leurs voyages, ils repartent dans les neiges éternelles ou dans la forêt infinie pour lancer un cri au monde : « Halte à la pollution ! »

La plupart du temps, ces nouveaux cons parviennent à trouver une chaîne de télé qui programme leurs cinquante-quatre minutes de glaciers ou d'arbres majestueux plus chiants qu'un film de Lelouch avec les commentaires éclairés d'un présentateur au bord de l'apoplexie : « On voit bien là les effets délétères du réchauffement climatique , vous repartez quand pour nous montrer encore de bien belles images ? »

Les nouveaux explorateurs jonglent sur la mort de Dieuleveult pour démontrer qu'il est encore très risqué d'aller faire le con sur le fleuve Amazone, et expliquent, au monde que les arbres abattus serviront à faire nos tables de jardin pour boire l'apéro. Ils se sacrifient, en quelque sorte, afin qu'émerge la vérité, ils oublient juste de préciser que c'est leur gagne-pain et que sans les commerçants en tout genre et les politiques avides de héros modernes, ils regarderaient Derrick sur leur fauteuil en rotin naturel.

La fille voilée

Comment se faire remarquer dans un pays où la question de la diabolisation de l'islam est devenue un enjeu social quotidien ? En portant le voile intégral. Rien de tel pour exciter les fachos, les cathos, et surtout la gauche laïque, qui se croit revenue au bon temps des écoles religieuses et des curetons liberticides et tout-puissants. Mieux que les tatouages, les *piercing*, la jupe ras la moule, le *niqab* et son origine incertaine sont des must en matière d'emmerdements maximum ; pourtant de petites connes prennent un malin plaisir à se couvrir jusqu'à disparaître sous ce morceau de tissu lourd et noir. L'argument religieux qui consiste à dire que l'épouse du prophète portait le *niqab* ne tient pas bien la route, puisque si le fait est avéré, cela prouve seulement que ce voile est bien antérieur à l'islam et que l'ensemble des populations de la région du Golfe, Juifs, Chrétiens ou autres, portaient le *niqab*. L'argument de la pression familiale est peu crédible, contrairement à ce que voudraient nous faire croire les ligues féministes, dans la mesure où la plupart des jeunes nanas portant le *niqab* sont des chrétiennes converties, et pour celles qui ne le sont pas, plutôt issues de familles peu traditionalistes.

Bref, ces nouvelles petites connes sont avant tout les victimes adolescentes d'un système où l'on idéalise la nouveauté jusqu'à la folie.

L'effet « choc » sur les populations est tout à fait contre-productif pour l'acceptation de la religion musulmane et, surtout, pour la liberté de culte, tant vantée dans notre constitution. Les spécialistes de la laïcité et les philosophes de la lutte contre toutes les formes de racisme et d'antisémitisme profitent du phénomène pour montrer les conséquences nuisibles de l'islam sur les enfants, et faire l'amalgame entre le voile porté sous la contrainte par quelques Iraniennes intellectuelles et le voile en France. Et, surtout, ils lient ce cache-misère au terrorisme international, à Al-Qaïda et même à Ben Laden ! Petit tissu, gros effets. L'État français étant devenu ouvertement islamophobe ces dernières années, il se réjouit de l'existence de ces quelques centaines de gamines « enniqabées », qui lui permettent de rajouter des caméras de surveillance devant les mosquées... Preuve est faite que l'islam s'est infiltré dans nos cités, qu'il attaque les jeunes filles françaises gentilles et faibles pour les transformer en redoutables islamistes cachant des explosifs sous leurs longues tuniques, mais plus encore, il représente un danger prosélyte ainsi que l'avait démontré, en son temps, le Front national. Les droites classiques et les gauches démagogues pour voter des lois d'exception plébiscitées par l'ensemble du pays vont s'appuyer sur

ces nouvelles connes. Par ailleurs, intimement et sans le savoir, ces nouvelles filles voilées peuvent renforcer le machisme déjà bien ancré de certains blaireaux en quête identitaire et croyant détenir là un pouvoir en cachant leurs meufs au regard des autres hommes. Il sera toujours plus facile d'enfiler le *niqab* que de le quitter, les hommes se satisfaisant toujours des conditions de dépendance des femmes.

La nouvelle « laïcarde »

Le combat pour la laïcité, qui fait de la France un modèle quasi unique de démocratie - la religion n'a pas sa grande gueule de chancre mou à ouvrir dans les décisions d'État - s'est mené contre l'obscurantisme catholique. Ce combat a été remporté et s'inscrit dans la loi !

Une génération d'obsessionnels de la laïcité a vu le jour ces dernières années. Réécrivant la loi à sa guise, elle se sert de l'alibi de la laïcité pour faire passer toutes ses lubies islamophobes, féministes, gauchistes, républicaines, antiaméricaines, gaulliennes, traditionalistes et surtout « antibanlieue ». C'est le monde à l'envers. Au nom de cette liberté anticléricale chèrement gagnée, ces nouveaux cons vont condamner et humilier ceux qui les dérangent et leur paraissent politiquement incorrects. Le diktat sur le voile à l'école, par exemple, ne tient aucun compte de l'avis des jeunes filles qui le portent et fait passer une génération de gamines pour des terroristes en devenir ou, pis encore, des victimes de la pression familiale. L'excuse est toute trouvée : « Pas de signe religieux au sein des écoles

publiques. » Pour qu'une telle argutie soit « entendable », il faudrait que les enfants musulmans qui désireraient porter des signes religieux à l'école puissent rejoindre des écoles musulmanes privées en contrat d'association avec l'État, comme il existe des écoles religieuses catholiques ou juives (50 % des enfants juifs fréquentent de tels établissements où l'on peut vivre sa foi librement). Or ces établissements n'existent pratiquement pas et donc le choix de donner un enseignement religieux à l'école est réservé aux Chrétiens et aux Juifs. Les super « laïcards » répondront qu'ils sont aussi contre les écoles catholiques et juives... Ah oui ? On ne les a pas vus beaucoup défilier pour les faire tomber.

Mais c'est surtout à propos du *hijab* que la haine laïcarde s'est déclenchée sans mesure, sans analyse et sans limite. Toujours au nom de la liberté, on limite celle des plus pauvres, des plus soumis, des plus écrasés par la société des dominants : les jeunes femmes musulmanes de banlieue. Aucun risque de manifs, de soutiens politiques, ou de réactions humanitaires. La condamnation du *hijab* est unanime de l'extrême droite à l'extrême gauche et les femmes blondes et libres de l'Occident dominant peuvent arracher haineusement la prison noire qui enferme ces pauvres gourdes certainement trop connes pour savoir qu'elles sont soumises. Les féministes laïcарdes en chef ont le vagin qui titille de pouvoir se la jouer libératrice des femmes

offensées et mimer leurs grandes ancêtres qui délivraient la femme du corset. Elles ont le sentiment d'accomplir la mission suprême. Pour une fois, l'avis des principales intéressées, toutes unanimes à dire que personne ne les contraint à jouer les fantômes, est bafoué puisque, c'est bien connu, ces femmes ne sont pas libres de parler et sont soumises à des pressions religieuses occultes. En un mot, les femmes émancipées pensent que la parole des musulmanes voilées de France ne vaut rien et que la seule liberté qui vaille est celle de la bourgeoise intellectuelle, prof ou chef d'entreprise, qui défend sa place de femme laïque en obligeant le monde entier à lui ressembler. Nouvelle forme de néocolonialisme moderne et efficace pour attiser la haine des plus démunies.

Résultat des courses, un phénomène marginal, concernant quelques gamines en quête identitaire, devient le symbole de cette laïcité pour connards, mais aussi le symbole de la résistance des plus pauvres à l'impérialisme chrétien. Bravo !

Par ailleurs, la répression étant sans finesse, les femmes qui seraient vraiment victimes d'une pression de la famille vont se retrouver coincées à la maison et sans contacts sociaux. C'est pas grave, les yeux des « laïcardes » pathogènes ne seront plus troublés par les ombres noires de ces femmes mystérieuses et différentes.

Le bobo

Celui-là est tellement gentil que c'en est un plaisir. Le regarder suffit à se réjouir, pourtant, question blaireaux, il bat pas mal de records. Les bobos sont de braves militants de gauche, gentillets, bourgeois bohèmes à en crever, comme l'indique leur nom, et persuadés que le bonheur est au bout de la petite manif de merde du dimanche matin sur le marché bio. Regardez-les sortir embrumés de leurs petits chez eux qu'ils croient différents de ceux de papa et maman, qui étaient de bons bourgeois perclus de principes.

Ces nouveaux cons ont la trentaine ; ils terminent laborieusement une adolescence révolutionnaire de burlingues et « d'AG super risquées parce qu'on fume dans l'amphi, devant les profs, putain merde ! ». Ils ont des valeurs de fraternité, de solidarité et de respect de l'environnement, surtout si ça ne les empêche pas de faire la grasse matinée et si ce n'est pas trop loin de chez eux - l'essentiel étant de se protéger et de protéger son petit bien-être personnel. Ça a le goût du pauvre, ça ressemble à du pauvre, ça joue les pauvres, mais ça n'a pas de réelles inquiétudes quant à l'avenir et au

quotidien.

Ils bouffent bio, leurs enfants iront dans un bon collège du centre ville, leurs potes plutôt bien placés peuvent leur dégoter un job « chiant, mais bien payé ». Ces nouveaux cons adorent le mafé et la musique africaine, les sans-papiers et les Roms, mais, surtout, leur petit confort néo-bourgeois de gauche.

Pour chacune de ses actions, le bobo calcule le coût écologique, pas de fraises en hiver, pas de patates en été : elles viennent de trop loin et voyagent dans des zincs, gros consommateurs de benzine. En revanche, ce jeune connard ne va pas hésiter à se payer un voyage en avion dans une compagnie alter mondialiste au Mali avec toute sa famille. Mais attention ! Pas pour faire comme les bourgeois qui se contentent de descendre au Hilton et de visiter les réserves d'animaux. Le bobo paye une fortune son voyage écolo pour aller construire une école inutile dans un village, sous le regard de gamins hilares de voir des toubabs transpirer pour leurs vacances.

Bien sûr, ils n'ont pas la télé : ils sont nés dedans et ont été gavés toute leur vie de séries débiles. Pas question que leurs mêmes vivent cela. La télé, c'est la voix du Gouvernement, et puis il n'y a que des conneries ; « ils préfèrent lire ». Ils peuvent aussi préférer le vélo à la voiture et le presse purée au Moulinex. C'est logique, ils font le contraire de papa et maman. Ces enfants de la technologie et du bien-être sont assez idiots pour croire

qu'en imitant les pauvres, ils leur ressembleront et qu'ils n'auront ainsi plus aucune culpabilité à être nés pourvus de tous les biens matériels nécessaires à l'épanouissement moderne. Ce type de bobo aime bien les pauvres, mais dans un documentaire à la télé ou, éventuellement, en exposition dans le loft d'une copine trop cool qui a vécu six mois dans une cité !

Leurs vieux étaient de gauche, mais vous savez cette gauche constructive, cette gauche de gouvernement, une putain de gauche qui n'a pas hésité à s'allier au centre pour garder le pouvoir. Eux, ils ne s'allieront à personne, ils sont en dehors de tout parti et peuvent continuer à gueuler sans prendre le risque d'avoir des responsabilités un jour. Pas obligés non plus d'aller se salir au contact des immigrés qui vivent en cités et ressemblent à des pauvres sans engagement politique, des pauvres égoïstes qui ne pensent qu'à leurs gueules de chômeur en fin de droits.

Ces nouveaux cons aiment les soirées entre potes dans les lofts de Montreuil-sous-Bois ; ils y écoutent du rock des années quatre-vingts en se persuadant que c'est la zique la plus destroy de l'histoire de la musique, ils fument un peu et picolent du pinard bio parce que c'est marqué sur l'étiquette. Ils forment un réseau de résistants et croient vivre sur une île. Leurs mômes sont allergiques à tout ce qu'ils croisent, sont élevés à la cool devant les copains et à l'ancienne quand ils sont à la maison. Quand ils bossent, c'est dans la com', ou alors ils

mettent en couleur des couvertures de bouquins ou font des reliures en peau de zob ; leurs gonzesses sont profs en banlieue et espèrent tout bas leur mutation à Paris, dans un bon collège. Ils disent rêver de partir à la campagne mais souhaitent ne jamais y aller pour ne pas s'y faire chier comme des rats morts.

Le néocolonialiste

Sur place

Traditionnellement, le néocolonialiste est de droite comme le lapin est de garenne. La France étant le plus beau, le plus intelligent, le plus évolué et le plus culturel des pays du monde, il est logique que l'ensemble des populations du globe cherche à lui ressembler, surtout quand la France leur fait l'honneur de les aider à connaître la liberté, la constitution, la démocratie et la recette du bœuf braisé. Le néocolonialiste est de droite, parce que le colonialisme est une pensée impérialiste, inégalitaire et teintée d'un catholicisme suranné et prosélyte dont la droite française reste imprégnée. Ce type de con traditionnel existe toujours, mais nous traiterons ici du néocolonialiste, qui est plus souvent de gauche, voire d'extrême gauche, que de droite.

Il est militant, souvent bénévole et persuadé qu'il n'impose aucun modèle aux pauvres, qu'il soutient et croit respecter. Bien sûr, il ne cherche pas à faire des étrangers de bons Français, au sens ancien du terme, mais imagine que la bonne évolution du pauvre, et donc

sa supposée insertion, repose sur la copie de ses propres aspirations. Engagement politique, solidarité, écologie, féminisme, intégration par la scolarité, schéma familial traditionnel (couple plus enfants), ignorant les systèmes familiaux communautaires, et refusant les traditions contraignantes pour les femmes et les enfants etc. : toutes choses choquantes, voire insupportables, pour le gauchiste laïc moyen, mais qui font l'équilibre social et psychosocial de tout individu. Pourtant voilà, rien de tel que la tolérance de gauche pour être intolérant aux différences qui ne correspondent pas à son champ idéologique. Eh oui, les pauvres sont très souvent de mauvais militants de gauche et sont prêts à coller des affiches pour le Front national s'il paye plus cher que le PS. De plus, les pauvres croient par-dessus tout au libéralisme, au capitalisme et rêvent d'acquérir tous les biens matériels que les gauchistes, à leur grand dam, concilient ; eux qui préfèrent rêver de marrons grillés au feu et de jouets de Noël en bois pour des enfants s'extasiant devant une orange (bio). Manque de pot, ce que les pauvres adorent, ce sont les grandes télés à écran plat et les voitures qui brillent, c'est-à-dire accéder à toutes les joies de la société contemporaine et imiter au plus vite les modes de vie occidentaux les plus caricaturaux. Le néocolonialisme moderne consiste à n'imaginer qu'une seule voie possible pour l'insertion des personnes migrantes. Une voie qui ne passerait que par un surinvestissement des attitudes folkloriques (musique,

danse, cuisine, rituels) et un déni des fondements culturels gênants pour le bourgeois occidental humaniste et laïc : l'exploitation des moins forts, les mariages arrangés, la pression religieuse, la condition des femmes, l'organisation hiérarchique inégalitaire, l'éducation des enfants. C'est d'ailleurs sur ce dernier point que les néocolonialistes sont les plus performants : ils sont, en effet, persuadés que les modes éducatifs issus de la psychanalyse et de cent cinquante ans de recherches menées par des spécialistes qui se contredisent doivent être universels et s'appliquer à tous les enfants de la Terre. Ils oublient que, pour plus de la moitié de la planète, le but de l'éducation n'est pas de faire des enfants de bons médecins, de bons banquiers ou de bons ingénieurs, mais de bons fils, qui se marieront avec une fille du même groupe ethnique, auront de beaux enfants et veilleront sur l'avenir des parents tout en préservant la mémoire des morts. Pour plus de la moitié des habitants de notre monde, une réussite éducative crée d'abord une bonne fille ou un bon fils de Dieu, les études ou les formations qualifiantes arrivant au second plan. Ces nouveaux cons sont pour toute forme de communautarisme qui protège la liberté individuelle, à l'image des partis d'extrême gauche. Malheureusement, cela n'existe pas dans la vraie vie.

En voyage

Depuis quelques années, une nouvelle catégorie de blaireaux à tendance humaniste va donner des leçons de bon usage dans les pays du tiers-monde, comme d'autres vont à la piscine ou en Bretagne. Quelle bonne blague ! Les pauvres ne sont pas que pauvres, ils sont souvent très bêtes et baignent dans l'ignorance des temps anciens ; il faut donc leur apporter les bonnes habitudes de notre Occident dominant. N'allez surtout pas dire à ces nouveaux cons, fiers de leurs origines bourgeoises et de leurs études de médecine ou de commerce, qu'ils prennent la suite des colons français, anglais ou hollandais qui ont pourri la vie des autochtones pendant trois cents ans avant de se faire jeter comme des merdes. Non, eux, ils viennent pour aider la population à se sortir de leur marasme. Logiquement, il suffirait de balancer de la thune aux responsables locaux, qui connaissent les populations et leurs besoins, sans les envahir de « gens de bonne volonté » empotés, humiliant malgré eux les populations locales ; mais on pense que les habitants du cru sont soit incompetents, soit malhonnêtes, ce qui justifie, dans les deux cas, que nous gérons la manne humanitaire.

Il s'agit, par exemple, de proposer des jeux, du cirque, de la danse ou toute autre « activité culturelle » bien de chez nous pour montrer aux enfants des favelas ou des bidonvilles la voie morale à suivre, c'est-à-dire comment

mourir de faim honnêtement, en se déguisant en clown au lieu d'aller détrousser le bourgeois au coin de la rue. Avec les tutus, on apporte aussi le MacDo, le Coca-Cola et autres merdes dont les enfants sont friands, créant ainsi de nouveaux besoins. Après leurs trois mois « extraordinaires sur le plan du contact humain », ces nazes reviennent en France et collent sur leur CV cette merveilleuse expérience, qui fait dire à leur futurs patrons qu'ils sont des êtres sensibles, au-delà de leurs qualités de bon vendeur d'encyclopédies en ligne.

Comble du ridicule et de l'humiliation pour les populations locales, ces nouveaux cons ont pris l'habitude, ces dernières années, de trimbaler avec eux toute la rhétorique grand-guignolesque de l'écologie et de l'économie durable... Pour qui ? Je vous le donne en mille : pour les enfants bien entendu ! Des gosses qui crèvent en moyenne dix fois plus que chez nous à la naissance et qui vivent dénutris en permanence, mais qui doivent récupérer les canettes de Pepsi pour que la Terre ne soit pas polluée.

Ces spécialistes de la vie saine se sentent investis d'une mission, celle d'apprendre aux pays pauvres à ne pas profiter des biens de consommation, mais à préférer le vélo à la voiture et le feu de cheminée du soir à la télé, alors qu'eux-mêmes ont baigné dans le bien-être matériel depuis leur naissance sans se rendre compte un seul instant que c'est leur présence même qui modifie l'organisation sociale et remet en cause les fondements

des régulations internes aux communautés humaines. Une fois partis, ces blaireaux laissent des interrogations et de nouveaux besoins chez des populations qui ont développé une survie du quotidien et un système de références religieuses suffisamment fort pour supporter les transformations lentes et indispensables. L'histoire nous a pourtant appris que l'on ne peut imposer aucun changement, même avec des bonbons, et que seuls le temps et les évolutions endogènes aux rythmes des générations portent leurs effets sans créer de traumatismes irréversibles débouchant sur des crises graves. Peu leur importe, le passage par la case « humanitaire » est inscrit dans le parcours du petit Occidental, culpabilisant d'avoir été nourri à la bonne bouillie survitaminée depuis son plus jeune âge sur le dos des pauvres du tiers-monde, qui se crevaient la paillasse pour qu'il puisse dépenser en un jour ce qu'eux dépensent en un an. Une fois cette juste mission accomplie, ils peuvent se rendormir du sommeil d'un Abbé Pierre en miniature, certains qu'ils ont remboursé là leur dette humaine. Ils peuvent bosser comme des chiens partout dans le monde et ne plus se mêler aux populations dans le besoin, puisqu'ils ont fait du cirque avec des enfants des favelas dans la banlieue de Rio quand ils avaient vingt ans et sortaient de leur école à former des enfoirés.

LES CONS ILLUMINÉS

Le ou la passéiste « naturophile »

Si vous voyez débarquer chez vous un couple souffreteux et pâlichon accompagné d'un gamin rachitique et malade, qui semble crever la dalle alors que madame est prof et monsieur architecte d'intérieur, ne cherchez pas : vous êtes en face de passéistes « naturophiles » ou naturopathes. Ils vont vous gâcher la soirée. Ces nouveaux cons sont persuadés que tout était mieux avant, quand la vie se faisait au plus près de la nature. Vaccinait-on les enfants au Moyen Âge ? Non, bien sûr, et c'était très bien. Le défi est inouï pour eux : vivre le plus naturellement possible tout en habitant en ville et en exerçant des boulots de fonctionnaires hyper tranquilles et sécurisants.

Plutôt que d'aller faire leurs courses au supermarché comme tout le monde, ils font vivre toute une mafia de revendeurs de produits bio dans des boutiques sales et tristes. Ils mangent du boulgour à peine cuit, imaginant qu'ils ont redécouvert une incroyable céréale antique et bonne pour la santé. À chaque fois que des pseudo-naturopathes découvrent des champignons naturels, des poissons du fond des âges, des racines japonaises ou des feuilles séchées, ils foncent tête baissée, persuadés que la

bouffe que nous livrent les paysans alliés au Grand Capital va leur filer le cancer du cul. Ils sont différents des bobos dans la mesure où la politique et l'engagement les laissent de marbre. Était-on communiste au Moyen Âge ? Ils sont simplement tournés vers leur petite vie, comme si elle était d'une importance capitale. Égoïsme sublime qui, sous prétexte de refuser les sirènes du modernisme et de la consommation, ressemble à un nouveau luxe bourgeois et à une idéologie de la perfection individuelle. Ces nouveaux cons sont toujours agnostiques, mais créent leur propre caricature, ils forment une secte hermétique à tout autre mode de vie qui les coupe de tout champ relationnel et social. La recherche d'une pureté des origines et la quête de la vie naturelle ont toujours été à la base des philosophies et des religions (jeûne, retraite, ramadan, isolement). C'est peut-être une démarche individuelle intéressante, qui risque tout de même de conduire à une mort sociale puis physique. Mais pourquoi ces blaireaux maigrelets y entraînent-ils leurs gamins, qui n'ont rien demandé à personne et rêvent probablement de regarder les émissions débiles à la télé, de manger des hamburgers pleins de gras et de jouer à des jeux de cons sur une console ?

Par bonheur, les gosses de ces connards narcissiques les enverront aux pelotes quand ils seront ados et remettront les pendules à l'heure, mais se sentiront coupables à chaque fois qu'ils mangeront un MacDo.

Ce genre de « naturophiles » dégénérés vivent avec le secret espoir qu'un jour ils envieront tout chier (le système, l'agence d'archi, le lycée « trop dur » où ils bossent, le F4 dans le 19^e « heureusement y'a un magasin bio à côté ») pour se casser à la campagne et rejoindre le milieu naturel qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Là-bas, en accord avec les arbres, le vent et la pluie, ils pourront mettre en œuvre les fantasmes de toute une vie gâchée par le bruit, la pollution, les tours, les gens stressés. La plupart du temps, ils n'y parviennent jamais, car il faut d'abord accéder à cette putain de retraite qui « nous permettra d'être totalement autonome et de faire la nique au système ». Parfois, ils partent néanmoins, comme Bouvard et Pécuchet, pleins de rêves et de certitudes sur la vie à la campagne, et se ramassent copieusement en espérant faire pousser sans engrais des pieds de tomates dans des terres infertiles depuis vingt ans.

Aussi chiants que les vieux qui vous parlent de leurs hémorroïdes pendant tout le repas, les passéistes « naturophiles » sont intarissables sur l'horreur de la médecine et les bienfaits des soins naturels. Ils ont lu l'intégralité des parutions à ce sujet et ont testé les mille et une façons d'éviter de prendre des médicaments et d'en donner aux enfants. Chiures de mouches et farine de froment contre l'eczéma, feuilles de chênes et moutarde jaune contre la grippe, salpêtre et huile de colza contre la chtouille. Avec ça, vous êtes sauvés et, surtout, vous ne donnez pas un rond aux labos, ces empoisonneurs

capitalistes. Leurs enfants ne consultent pas le médecin, ne mettent pas les pieds à l'hôpital et « ne sont jamais malades parce qu'ils mangent sainement ». C'est vrai, le cancer, c'est à cause de tout ce qu'on bouffe. Ce n'est pas les clopes, c'est le plastique des yaourts ou les farines que l'on donne aux vaches pour les engraisser. Pas la peine de causer avec lui, il est persuadé que vous faites partie du complot des empoisonneurs.

La nouvelle « allaiteuse »

On trouve, dans le domaine de l'élevage des bébés comme dans celui du bricolage à la maison, des modes et des courants permettant régulièrement à de nouveaux gourous d'écrire leurs fameux *Comment élever son enfant* et de ridiculiser ceux qui les ont précédés. On devait coucher les bébés sur le dos, puis sur le ventre, puis sur le côté, on devait leur donner de l'eau bouillie, puis de l'eau minérale, puis de l'eau du robinet et surtout, rien ne servait d'allaiter puisqu'on avait un lait artificiel qui faisait l'affaire. Ça tombait bien, les femmes travaillaient : pas question qu'elles loupent des jours de boulot pour donner la gougoutte à leurs chiards. Mais voilà que, tout droit arrivées d'Amérique, ont débarqué les nouvelles mamans baignant dans le snobisme bobo avec chiottes sèches et redécouverte du tapioca : les nouvelles « allaiteuses ». Renouant avec la vieille tradition de la nourrice sacrificielle, qui s'efface devant ce petit être exceptionnel et unique, limitant elle-même sa liberté et niquant ses jolis nichons pour en faire des gants de toilette desséchés après sevrage du marmot, cette nouvelle conne croit aux thèses puritaines et « naturophiles » de ces obsédées américaines, qui ne font

jamais rien à moitié. Il ne suffit donc pas d'allaiter le nouveau-né, comme on le fait depuis des années quand on en a le loisir. Il faut l'allaiter longtemps et le plus souvent possible pour en faire un être heureux et épanoui, ne connaissant pas la frustration et imperméable aux pathologies redoutables qui frappent les enfants des mères indignes, qui préfèrent les biberons aux bons gros tétons gonflés (de bons lolos). Alors que des millions de femmes à travers le monde découvrent avec émerveillement que l'on peut, grâce aux biberons, éviter d'avoir un môme assoiffé accroché aux seins comme une *chlamydia* sur une moule et que cette liberté nouvelle leur permet de vivre leur vie de femme, les nouvelles « allaitesuses », au nom du tout naturel et du respect du bébé, s'aliènent à leur tâche de vache à lait, certaines qu'elles donnent plus que du fer et des « oligo-aliments » : de l'amour à l'ancienne.

Cette absurdité esclavagiste s'explique par la culpabilité des jeunes mamans de ne pas tout sacrifier pour leurs petits, mais aussi le lait que chacune pense avoir pondu le nouveau Mozart, qui mérite un total sacrifice pour grandir dans les meilleures conditions possibles. Le culte de la personnalité est poussé à son comble alors qu'on ne sait même pas si ce type d'éducation, basé sur la réponse immédiate à la demande du bébé, est positif et si ces postures ont une quelconque influence sur l'avenir, sur le caractère et l'équilibre psychique de l'enfant. On allaitait à la demande depuis toujours, cela n'a pas empêché

Napoléon ni Hitler ni tous les dingos qui nous ont précédés.

À l'origine de l'engouement de ces nouvelles connes « naturophiles » pour l'allaitement éternel, une sorte de secte à l'américaine, fonctionnant, comme les alcooliques anonymes ou les réunions Tupperware, sur des échanges d'expériences entre femmes drivées par une animatrice. Le simple fait de donner le sein à un bébé devient un engagement moral et une forme de résistance aux méchants qui voudraient détourner les braves mamans de leur rôle naturel tel que défini par Dieu et la nature sauvage.

Le préventionniste

Après les curés, les féministes, les moralistes de toutes obédiences, les gauchistes et les censeurs, qui vous empêchaient de jouir de la vie comme bon vous semble, sont arrivés les préventionnistes munis de leurs discours pseudo-médicaux, nouveaux coupeurs de couilles en quatre et culpabilisateurs en chef, qui vous promettent de crever à coup sûr si vous ne respectez pas leurs règles absurdes et invérifiables. Vous alliez faire du canyoning ? Vous éclater comme des blaireaux ? C'est bien, mais savez-vous que cela peut être dangereux ? Au Texas, en 1999, une jeune fille est morte, elle s'est fracassée la tête contre les rochers. Et pourquoi ? Hein pourquoi ? Mais parce qu'elle ne portait pas le casque réglementaire NP225H spécial canyoning que vous allez acheter rapidement. Vous aimez les vacances, génial, mais attention, les vacances peuvent être très dangereuses. À commencer par le soleil, ce putain de soleil qui vous colle un cancer de la peau à tous les coups. Enduisez-vous de crème à haute protection¹ et, surtout, surtout, chères

1

À 26 euros.

mamans, enduisez vos petits. Puis, innocemment, vous allez vous baigner et là : vives, poulpes, méduses et des micro-organismes, qui vous provoquent les pires irritations possibles entraînant parfois la stérilité, comme c'est arrivé à un touriste allemand à Rangoon en 2006. Ensuite, comme tous les inconscients peuplant cette terre dédiée aux plaisirs et à la jouissance gratuite, le soir, vous sortez en boîte ! Malheureuse ! Savez-vous que des hommes mal intentionnés (souvent des locaux) vont glisser dans votre verre une drogue surpuissante, c'est arrivé à Miami l'an passé, puis vous violent, volent votre carte bleue et vous filent le sida !

En règle générale, évitez les relations sexuelles, car les IST ont explosé ces dernières années et préférez les sorties au restaurant tout en étant prudents. Méfiez-vous des fruits de mer, de la viande et des légumes locaux, qui n'ont pas la qualité des produits français, car c'est bien connu, chez nous, c'est meilleur. Mais le plus dangereux reste l'alcool !!! L'alcool, qui même consommé avec modération, favorise toutes sortes de cancers : gorge, foi, estomac, bouche, intestin et plus encore, comme l'ont prouvé de nombreuses études très sérieuses. Boire, c'est déjà mourir. Buvez de l'eau, mais pas n'importe laquelle, l'eau minérale, qui est la seule à contenir les oligo-éléments indispensables à votre équilibre. Mieux que de l'eau, buvez des jus de fruits, les amis de votre santé. Préférez les fruits français sans OGM, bien sûr. Mais il y

a pire que l'alcool : le tabac ! Car après un bon repas pendant lequel votre taux de cholestérol a grimpé en flèche, rejoignant votre taux de diabète, vous décidez de vous en griller une. Alors là !!! Les enfants, apprenez qu'il y a deux façons de mourir : la roulette russe ou la cigarette, encore qu'à la roulette russe, vous avez cinq chances sur six de vous en tirer. La cigarette est le plus redoutable ennemi de l'homme après le communisme et la diphtérie. Peut-être avant la diphtérie. Puis n'ayant plus rien à perdre, vous décidez d'aller vous balader dans la ville. Ne savez-vous pas que, chaque jour, des milliers d'agressions ont lieu à travers le monde. De pauvres petites innocentes sont estourbies par de vilains messieurs sadiques et sexuellement dépravés. C'était marqué dans le journal. S'il vous arrive malheur, que vous chopez le cancer, la chtouille, si vous devenez obèses, variqueux et chiasseux, ce sera bien fait pour votre gueule, vous n'aviez qu'à écouter les recommandations de ces nouveaux cons qui veulent à tout prix que nous mourrions vieux, en bonne santé et tristes comme des saules. Les préventionnistes ne supportent pas que l'on s'éclate en envoyant leurs conseils au diable.

Le miraculé

Quelles plus belles preuves de l'inexistence d'un Dieu que les accidents, les épidémies, les incendies, les tremblements de terre, les guerres, les séismes en tous genres ? On se dit, cette fois, les croyants vont reconnaître qu'ils ont misé sur le mauvais cheval et qu'il aurait mieux valu aller au bordel plutôt qu'à la synagogue, l'église ou la mosquée, mais tu parles ! L'odeur du sang, les corps en charpie, les mères qui pleurent leurs enfants, tout ça attise au contraire la ferveur religieuse. Dieu, dans sa naturelle sagesse, a décidé de nous envoyer une épreuve divine pour nous éprouver, nous et notre foi. Il faut vite redoubler de chants, de prières, de genuflexions, d'offrandes et d'analyses exégétiques pour retrouver l'exemple des grands anciens, il y a mille, deux mille ou trois mille ans, qui ont su trouver le vrai chemin du bonheur en continuant à croire au Tout- Puissant. Certains vont y voir la juste punition d'un crime collectif. N'avons-nous pas adoré de mauvaises idoles ? N'y a t-il pas trop d'homosexuels, de prostitutions, d'amour de l'argent ? Et hop, c'est reparti, nous méritons ce qui nous arrive.

D'autres vont espérer le début de la fin. « J'ai bien fait de me faire chier toute ma vie puisque Machin va revenir juger les vivants et les morts. » On a vu ça avec les illuminés du millénarisme, qui voyaient des planètes se télescoper dans un feu d'artifice final et génial.

Mais il y a bien pire que ces dégénérés de la crise de foi, il y a les fidèles du miracle. Un car de punaises de sacristie polonaises se vautre en revenant de Lourdes. Au lieu de maudire cet enfant de Satan qui a arraché des bras et des jambes pour les tremper dans les entrailles chaudes des voisines de prie-Dieu, une survivante en morceaux crie à la caméra : « Je suis vivante, c'est un miracle, c'est un signe ! » Et les curés reprennent en se signant : « C'est un miracle !!! » Un tremblement de terre terrasse Haïti dans un bain de sang inégalé, les cadavres se comptent par milliers, les familles sont décimées, des enfants sont estropiés, défigurés, lourdement handicapés, toutes les rues puent la mort et le choléra se chargera d'achever les fragiles survivants. On retrouve un gamin vivant dans les décombres, il n'a plus ni père ni mère, mais les sauveteurs se jettent à genoux pour remercier le Seigneur Tout-Puissant, « c'est un miracle », disent ces pauvres cons ; « c'est un miracle » répètent les journalistes, la larme à l'œil, qui, eux, savent que le miracle, c'est le nombre de téléspectateurs prêts à regarder les infos pour voir la scène et le tarif de la pub à cette heure-là !

Chacun s'accorde donc à ne regarder que le cas particulier du survivant au détriment de l'ensemble du massacre pour se rassurer sur l'existence d'un Dieu qui serait bon et prévenant. Curieuse stratégie qui, si on l'appliquait à la politique, ferait d'Hitler un grand constructeur d'autoroutes qui aurait un peu déconné sur la fin. Pas étonnant qu'à partir de ce concept, la religion soit parvenue à traverser les siècles malgré les horreurs et les malheurs qui auraient dû faire fléchir les hommes. Quoi qu'il arrive, on trouvera toujours le petit espoir auquel se raccrocher à Alger, au Ladakh, à Port-au-Prince ou à Tchernobyl. Les miraculés, qui sont en fait des chanceux, sortes d'exceptions confirmant la règle de l'horreur maximum, sont instantanément sanctifiés par les témoins, mais aussi, et c'est bien plus grave, par les médias dont le rôle devrait être de garder la tête froide et l'esprit pragmatique. Chacun participe ainsi à ce grand jeu du flou artistique autour des injustices de la vie, qui sont des saloperies insupportables et qui pourraient rendre les croyants moins naïfs et les curés moins prospères.

Le sage religieux

Il y a des gens dont on reconnaît l'inutilité patente, on en croise des brassées dans les ministères, mais la pire engeance reste l'ensemble des curetons, moines, exégètes, imams et autres barbus et chauves, qui passent leur temps à prôner la paix pour mieux déclencher les guerres. Il faut les voir avec leurs tronches de père Noël se donner la main, se bénir, s'embrasser l'anneau, se baiser les pieds en faisant croire aux blaireaux en tous genres qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'il est de paix et qu'il réunit les hommes. Rien qu'à voir le sourire² extatique du bonze, du rabbin, du mollah et de l'évêque, on devrait comprendre que ces mecs n'en ont rien à cirer du reste de l'humanité et qu'ils vivent dans le monde étrange de l'illusion et du faux-semblant. Voilà le juif qui s'offusque que l'on souille le mur de la mosquée, voilà le musulman qui pleure devant la tombe juive profanée et voilà le curé qui prêche le rapprochement entre toutes les obédiences pendant

2

Sourire béat et idiot qui ressemble à s'y méprendre au sourire de satisfaction du gars qui sort des toilettes après une longue constipation guérie.

que le moine tibétain, devenu soudain un héros chez les bobos, manie sa clochette. Chacun sait qu'au nom de la religion, on s'étripe d'un bout à l'autre de la planète, que des bus sont interdits aux femmes, que les homosexuels sont exclus et que des prêtres vivent sur le dos de la misère, mais ces gros cons continuent de sourire et de se donner la main en prêchant un impossible œcuménisme. Les plus pathétiques sont certainement les nouveaux cons, qui multiplient les symboles inutiles au nom de la sagesse des religions en organisant, par exemple, des soirées entre chiites et sunnites, ou entre pentecôtistes pur jus et catholiques *Télérama*. Ils multiplient les tentatives pour faire pleurer dans les chaumières et affichent leurs réussites devant les caméras, alors que le résultat est nul sur le plan des Nations, des États, des populations. Les guerres continuent, les massacres aussi, mais on peut croire un instant que la religion n'y est pour rien, puisque quelques mitrés ou enturbannés se sont embrassés chaleureusement ou ont vaguement échangé sur le vrai sens de la marche de Moïse dans le désert, lors d'une passionnante émission religieuse sur Arte. Car, bien sûr, vous constaterez que les religieux sont sans cesse en train de nous citer des textes d'amour et de tolérance pour mieux nous faire comprendre que ce qui arrive est toujours de la faute des infidèles quels qu'ils soient. « Ça ne peut pas être nous, puisqu'en page 6667 du troisième verset du bouquin qui me sert de référence, il est écrit ; "Jamais la guerre tu feras, toujours l'amour

tu prôneras.” » Alors, hein ? Qu’est-ce que vous dites de ça ! Et puis ces petits vieux qui marchent avec peine en traînant la patte peuvent-ils être responsables de millions de morts depuis des siècles et des siècles et pour des siècles et des siècles ? Car, dans ce domaine, rien ne se calcule en années.

Avec leur gueule d'angelots vieillissants ou de vieux pébroques repliés, on leur confierait un nouveau-né, mais ne vous y trompez pas, à chaque fois que ces nouveaux cons lâchent de l’amour, c'est pour mieux vous poignarder dans la minute qui suit. La seule solution est l'éradication des religieux, comme on l'a pratiquée avec les moustiques porteurs de la malaria, qui fait moins de morts, mais endort tout autant les consciences.

LES JEUNES CONS ARROGANTS

Le jeune flic

Le Gouvernement a tellement pleuré sur les risques du métier, les médias insisté sur la vie difficile de ses surhommes et les films surévalué le rôle de la police, qu'on se retrouve aujourd'hui avec une bande de jeunes cons entre 22 et 30 ans, qui croient, en toute franchise, qu'ils sont ce qu'ils voient dans leur poste de télé. Observez-les, quand ils partent en mission pour dénicher des fumeurs de « drogues » dénoncés par des voisins dans une cité de Seine-Saint-Denis. Et, attention, il ne s'agit jamais de trois gamins qui fument un pétard, mais toujours de Scarface armé de sa mitraillette, qui attend, avec ses hommes, Eliot Ness pour lui faire la peau. Dès lors, la voiture banalisée sort à fond les ballons du comico, grille les rouges, roule à gauche, tourne à l'envers sur le rond-point. Les mecs sont tendus comme des slips, la main sur le pétard, ils crient des ordres dans des micros toutes sirènes hurlantes sous les yeux des passants persuadés qu'ils habitent Chicago et des vieux flics qui rigolent. Ce n'est jamais une ou deux voitures qui arrivent sur place, mais cinq ou six, qui se placent en étoile autour des suspects qui ont jeté leur merde depuis longtemps et tapent le carton.

Le jeune flic ne sait pas parler normalement, il hurle et braque son arme. On a l'impression que la question qu'il se pose n'est jamais : « Que dois-je faire pour être efficace ? », mais « Que ferait Rambo à ma place ? ». Il peut rouler au sol, ramper, courir, se planquer tandis que les citoyens se déplacent nonchalamment sur le terrain des opérations. Rappelons que le métier de policier est aujourd'hui en France l'un des moins « à risque ». Sept policiers morts dans l'exercice de leur fonction en 2009 sont à déplorer, c'est évidemment sept de trop, mais infiniment moins que le nombre de couvreurs, de maçons ou de chauffeurs poids-lourd morts au boulot. Après sa mission, le jeune flic retourne au commissariat faire son rapport, tous les mots employés laissent à penser qu'il a failli interpellé un agent du cartel de Medellin qui s'est échappé en hélicoptère : « usage de stupéfiants », « résistance active », « fuite et couverture », « arme supposée » etc.

Ce nouveau con est sans doute le plus habile lors des perquisitions à 6 heures du mat' quand 150 de ses coreligionnaires débarquent armés jusqu'aux dents, les véhicules antiémeute au coin de la rue. Ils défoncent les portes et investissent les appartements comme des GI américains au Vietnam, sortent les vieux du pieu, braquent les gonzesses, menottent un ado hébété qui se prend pour un caïd, et repartent avec un flingue en plastique et deux grammes de shit. Grosse montée d'adrénaline et prime de mission spéciale.

Le jeune flic excelle aussi dans l'évacuation de squatters, surtout quand il s'agit de familles à traîner dans la boue, insulter, humilier. Le jeune flic a cette aisance innée pour sortir les bébés des berceaux, casser les lits et les baraques afin d'empêcher toute réinstallation. Dans ces moments, ce jeune con fait incontestablement penser à son vieil homologue, pendant la dernière guerre, qui venait chercher les Juifs avec la certitude du devoir accompli. Les ordres sont les ordres et le système de déresponsabilisation individuel dénoncé par Hannah Arendt a trouvé, chez ces nouveaux cons, un terreau idéal pour s'épanouir.

Heureusement pour nous, le jeune flic grandit, il s'aperçoit qu'il n'est ni Rambo, ni Schwarzy, et que son boulot ne nécessite pas de violence inutile, mais plutôt un contact serein avec les citoyens. Il devient alors moins dangereux et beaucoup moins con. Parfois, il refuse même certaines tâches immondes qui lui sont confiées. Il peut devenir fréquentable.

Le jeune de quartier

Dépourvu de la moindre capacité à réfléchir seul, le jeune de quartier, dit aussi « jeune de cité », est un bel exemple de nouveau con soumis aux pressions externes, aux modes et, surtout, à la vacuité de son environnement social. Difficile d'évaluer la taille du cerveau des loulous déguisés en gangsters qui gravitent au bas des tours et dans les halls. Promis à un avenir de livreur de pizza au mieux, de pilier de prison anesthésié par le cannabis au pire, ce nouveau con ne cherche pas à sortir de sa condition de petit macho primaire. Il sera une victime toute sa vie, et c'est pourquoi il se veut violent et intraitable. Il faut le voir, fringué de sous-marques pour blaireaux prétentieux, chercher à ressembler à ses modèles télévisuels. Lunettes de soleil en hiver, cheveux ras de militaire, pompes jaunes fluo, futsal en bas des fesses, démarche de baroudeur, le jeune de quartier croit qu'il impressionne alors qu'il est la risée du reste du monde.

Pas très sûr de son orientation sexuelle, le petit macho de banlieue a besoin d'en rajouter des caisses dans la démonstration de sa virilité. Plus habitué à côtoyer des mecs dans les cafés, dans la rue ou dans

les halls, il est aussi à l'aise avec les femmes qu'un manchot avec du fil et une aiguille. Dès qu'il voit une meuf et, singulièrement, une qui n'est ni sa sœur ni sa nièce ni sa tante ni sa cousine ni la sœur de son pote ni la sœur de la cousine, etc., il la hèle selon la bonne vieille tradition italienne qui a fait sa preuve chez les militaires et les impuissants notoires : « Ouahhh comment tes trop bonne, tu sucés ? ». La jeune fille, partagée entre la sombre envie de vomir et celle de rigoler, se tire en pensant dans sa tête bien faite : « Putain, si t'as la bite comme l'esprit, tu dois pas bander souvent. »

Le blaireau se tourne vers ses potes, qui lui ressemblent comme deux crottes de nez, et rigole tristement : « Je me la suis faite celle-là, sur ma mère, comment quelle est chaudasse. » Chacun sait qu'il ment, mais l'image virile à défendre est trop importante au regard de la triste vérité onaniste. Il n'a pas appris qu'une fille est douce comme une caresse du soleil, que son odeur te noie dans le bonheur et que sa chaleur te fait fondre lentement ; il a vu sur l'écran de sa télé des chattes violettes et larges comme des volcans, des culs ouverts, des visages de souffrance et de tristesse. Il croit que l'amour et la violence se ressemblent comme des sœurs et confond les cris de douleurs avec l'appel des anges. Ce nouveau con préférera toujours sa caisse aux phares bleus d'une nuit d'amour et le goût du Coca à l'amer d'une vulve amoureuse. Comme les militaires et les curés, ce mec au ras des pâquerettes devra montrer de temps en temps

qu'il n'est pas un pédé en allant voir des putes au bois avec ses copains. Jamais certain qu'il se fait sucer par une femme, il aura vite tendance à ne voir dans l'amour physique qu'une bouche qui s'active sur sa queue. Très vite, la démonstration de sa virilité ne s'adresse plus aux femmes qu'il croise, mais aux garçons qui partagent sa vie, de telle sorte que la distance entre le discours et le réel devient immense. Partout, il nique comme une bête des gonzesses trop bonnes qui crient comme dans les films pornos, alors qu'en réalité, il se branle tristement avec ses potes devant Internet.

Tous les jours, il se persuade qu'il vit dans un monde sauvage où chaque type croisé est un indic du Mossad, et chaque fille, une pute destinée à le faire tomber. Il compose des lyrics de rap ridicules où des jeunes immigrés tombent sous les balles des keufs, alors que les innocents se font rarement plomber par les flics. Il parle de thune et de Ferrari, mais pleure sa mère pour se payer une part de pizza. C'est un nouveau clown frimeur et pathétique. Pour 200 euros, il est capable de flinguer un mec parce que ce qui compte, ce n'est pas tant l'argent que le jeu identitaire qui se joue autour. Le jeune de quartier fonctionne sur des fausses questions d'honneur qui lui permettent de se prendre pour un caïd. Il surveille son quartier, ses petits frères et ses sœurs au nom d'une imaginaire responsabilité dont tout le monde se fout. Lorsque les flics lui mettent la main dessus, il lui faut cinq à six minutes pour balancer tout le quartier et

demander pardon. Cela ne l'empêchera pas de se la péter le jour du procès pour faire le cacou devant ses potes du quartier et sa maman en pleurs. Ce nouveau con croit que l'univers s'arrête au bout de la rue de sa cité et qu'au-delà, se profile un monde dangereux où il n'est pas reconnu et qui lui veut du mal, aussi ne bougera-t-il pas de son petit carré de béton et ne risquera-t-il pas de se confronter aux autres. Sa Mme dissimule, en réalité, une lâcheté inouïe et une peur basique de tout. Il s'est autopersuadé que leur vie ne vaut pas la peine d'être vécue et que, foutu pour foutu, mieux vaut se prendre pour un gangster que de mourir idiot. Atteignant le comble de la connerie, ces jeunes écervelés, tellement pressés de ressembler à leurs modèles, se parent de tous les attributs du « parrain » parce qu'ils ont vendu 100 grammes de chichon à des petits toubabs de passage et font un crédit chez Mercedes pour être plus sûrs de se faire gauler par la police.

Ce qui compte, c'est l'allure, le style et le rêve de ce que pourrait être sa vie s'il était moins con. Ado, cette posture peut faire rire. Le mec ressemble à une caricature et imagine que les petites vont craquer pour son blouson de chez Décathlon, mais quand, à 25 ans, ce con se retrouve dans le même blouson, c'est carrément pathétique. Un jour, sa maman lui rappelle qu'elle veut des petits-enfants, alors, penaud, il file au bled chercher une femme qui voit dans la France la chance de s'échapper de sa famille. Il continuera à voir ses potes le samedi, en bas de

la cité, et à raconter comment il baise l'immeuble... dans son blouson trop petit.

Certains ont toutefois la chance de connaître la vraie vie en allant voir ailleurs si le ciel est moins gris. Ils découvrent que le monde ne ressemble pas à ce qu'en montre M6 et changent très vite, considérant leur quartier comme un ghetto sans solution.

L'imitateur de banlieusards

« Wesh, trop cool le neuf cube, sur ma reum, ça déchire sa race ! »

Bah vas-y, ducon, si t'aime tellement ça ! Vas-y en Seine-Saint-Denis, 40 % de chômage chez les jeunes, des collègues du niveau CM2, des usines fermées, des rues tristes à crever, des coiffeurs, des pizzas, des kebabs, des solderies et des télé Internet photocopies par milliers. Vas-y, mais par pour t'encanailler, comme on va voir les putes ou pour vivre l'exotisme comme on va à Thoiry. Vas-y pour y vivre. Viens à la *neuecour*, ça va te faire bander. Viens aux 6 routes d'Auber, aux 3000 d'Aulnay. Viens au milieu des pauvres qui essaient de survivre en multipliant les tafs au black dans l'indifférence générale, et des gamins qui savent déjà qu'ils vont devenir maîtres-chiens.

Une nouvelle sorte de blaireaux a fait son apparition et prolifère dans la bourgeoisie de gauche, simili Canal+. Un nouveau con qui mime et ressent une légère fascination préorgasmique pour la banlieue, son mystère, ses racailles, ses filles masquées et ce langage comme venu d'ailleurs. On les voit singer l'image caricaturale du jeune des cités avec les mains en avant

et les doigts écartés comme dans les clips de rap ! Rigolo ça, est-ce qu'en regardant -M- chanter, on a l'image de la bourgeoisie parisienne ou l'image d'un type sur une scène qui fait son turbin ? Mais non, les racailles se ressemblent toutes. T'en as vu une, t'en as vu mille... Ah, pardon ! Y'a les Beurs et y'a les Black, c'est pas pareil, tu comprends. Ces braves petits pères se prennent pour des durs en causant « banlieue » comme leurs grands-pères jouaient les caïds en imitant Jean Gabin. Ils se croient drôles et dans le coup, ils sont pathétiques et méprisant pour les zonards qui n'ont pas le choix. Peut-être que lassées de leurs petits bourgeois bien élevés, leurs femmes ont besoin d'avoir un relou qui les prend dans les caves de l'immeuble, peut-être. Ou bien sont-ils eux-mêmes tellement las de leur vie de gras du bide aussi bandante qu'un sandwich jambon beurre, qu'ils ont besoin de se la jouer un peu rebelle pour se sentir exister ? Les plus graves écrivent des lyrics de rap dans lesquels les flics tapent sur des jeunes fumeurs de pétards et les mamans ont du mal à boucler les fins de mois et, parfois, font produire leur album par un fils de président de la République. Ça s'est vu !! Reprenant tous les tics des rappeurs de banlieue, ils se trémoussent sur scène pour leurs potes avant de rentrer tranquillement chez maman et papa et rejoindre la fac de médecine le lendemain. Là s'arrête leur rébellion contre la société de consommation et les

inégalités sociales. Il est toujours très facile de jouer les pauvres et même de s'y croire quand on n'est pas trop inquiet pour l'avenir et que l'on sait que l'on rentre dormir au chaud du bon côté du périph. C'est un peu humiliant pour les vraies victimes des inégalités sociales.

Le vigile

Avait-il le choix, les types qui ont choisi de devenir vigiles plutôt que flics ou délinquants ? Il fallait bien rentabiliser leur musculature acquise à coups de pompes et en soulevant des kilos de fonte. Il fallait bien tirer profit de leur africanité et du sentiment néocolonialiste des patrons de supermarchés, qui croient que les jeunes des cités respectent les Noirs par consanguinité. Grosse absurdité raciste, qui entraîne plutôt de la concurrence que de l'échange verbal. Ils sont donc là, dans leurs costumes noirs et leurs cravates de premier communiant, à imposer leur dissuasion physiologique. Ils parlent au col de leurs vestons, car c'est là que se trouve le micro dissimulé qui leur sert à prévenir leur boss, et tendent des pièges au voleur de lames de rasoirs ou à la voleuse de rouge à lèvres, qui risquent de ruiner le magasin par leurs larcins. Ils se planquent derrière le rayon des fruits et légumes, filent un gamin qui a l'air louche, s'accroupissent contre les gondoles des CD et tentent de voir sans être vus les mamans qui planquent des biftecks dans les paquets de couches. Leur vie ressemble à celle d'un James Bond, mais Dr No n'a que

12 ans. Ces nouveaux cons sont contraints de justifier leur présence en se faisant remarquer au moins une fois par jour par leur patron, soit en cherchant la bagarre avec un client réticent, soit en attrapant un horrible dérobeur de chaussettes sur le fait. Le vigile sait aussi que les premiers voleurs sont les employés eux-mêmes. Il a donc, avant tout, la tâche ingrate et immonde de surveiller ses propres collègues et de les dénoncer. On a vu des vigiles laisser traîner un portemonnaie trouvé pour vérifier que la caissière allait bien le rapporter. Il sait aussi que les hôtesses de caisse font parfois passer des copains en oubliant de compter un ou deux articles ; là, il peut briller et obtenir le renvoi de la collègue criminelle.

Ce jeune con marche dans les travées du magasin en promenant son œil inquisiteur sur tout le monde, persuadé qu'il s'agit là d'un acte de dissuasion et que le client terrorisé tremble de peur à l'idée de ce qui pourrait lui arriver s'il venait à craquer soudain pour tel article sans le payer. Comme, la plupart du temps, le vigile s'ennuie et se sent parfaitement inutile, il adore inventer des règles discriminatoires à l'encontre de clients potentiellement voleurs. Il décide que les adolescents ne doivent pas rentrer par plus de deux, il interdit le magasin à des Tsiganes, à un groupe de jeunes ou à un type avec qui il a déjà eu une altercation. Il provoque ainsi des conflits et des violences qui lui permettent de montrer toute son

utilité sociale et vengeresse. Ce type de nouveau con croit dur comme fer que la respectabilité a un costume, une cravate et des chaussures vernies ; il ne sait pas qu'il fait un boulot de merde pour le compte d'un patron qui se fout de lui comme de son premier caddie.

À peine sorti lui-même de l'adolescence, il obéit aux mêmes codes de l'honneur que les gamins qu'il est censé surveiller. Regards de biais, menaces, insultes... On nique sa mère, on nique sa race, on s'encule à tour de mots. Là, où il faudrait des adultes prenant de la distance avec les petits malfrats à lunettes de soleil, on a mis des Rambos de pacotille à peine finis, sous-payés et exploités par des boîtes de surveillance tenues par des mafieux ou d'anciens militaires retraités. Une pression psychologique, sociale et physique insupportable, qui rendrait fou n'importe qui. Eux, ça les rend cons.

LES CONS INUTILES ET JARGONNEUX

Le nouveau psychanalyste

La psychanalyse est morte et enterrée partout dans le monde et vit ses derniers soubresauts pathétiques en France et en Argentine, où quelques idéologues puissants et charismatiques sont parvenus à endormir les niais à coup de phrases incompréhensibles. La psychanalyse a toujours servi un lobby de branleurs surpuissants surfant sur la fragilité de quelques bourgeoises hallucinées. Le nouveau psychanalyste ne tient plus le discours lacanien et reconnaît volontiers que Freud était un imposteur, il doit sauver son petit revenu et son cabinet dans le 5^e et il est prêt, pour cela, à certains sacrifices déontologiques afin de subsister dans le monde des psychiatres et des patients abusés. Le nouveau psy ne prétendra pas que sa thérapie vaut mieux qu'une crise mystique ou un voyage en Italie ; le nouveau psy ne soutiendra plus que l'inconscient est structuré comme un langage ou que l'on va scotomiser le surmoi pour faire émerger le moi profond. Le nouveau psy a peur que sa cliente ait lu *Le livre noir de la psychanalyse* et rigole au lieu de s'allonger. Le nouveau psy choisit sa clientèle dans la grande bourgeoisie, chez les femmes à l'ego démesuré, qui

peuvent parler d'elles à l'infini, persuadées qu'elles sont des êtres merveilleux qui n'ont pas pu exprimer tous leurs talents de musiciennes, d'écrivaines, de peintres, de comédiennes, d'épouses et de mères, bien sûr.

Le nouveau psy peut aussi sévir, faute de clientèle assez naïve dans des institutions avec des pauvres, il est payé là par nos impôts et se fait la main en préparant son livre *La dimension de l'inconscient chez l'indigent de double culture*. Ayant perdu cette autorité morale et ce mystère du savoir qui le défiait quasiment, le psychanalyste ne dirige plus la pensée magique et les institutions ; il a su se faire petit, mais reste dangereux pour les patients. Dans le secret du cabinet, il peut en effet continuer de créer un état de dépendance du sujet et de penser que les « autres » n'ont rien compris et que si l'enfant est myope, c'est bien parce qu'il ne veut pas voir sa mère. Ce genre de conneries, qui étaient légions dans les années quatre-vingts, ne se disent plus aujourd'hui que dans certains congrès ringards, quand on lâche entre eux les lacaniens sans témoin pour se moquer d'eux.

Par une inexplicable tricherie intellectuelle, il est encore mal vu de cracher sur ces nouveaux cons au prétexte que des générations de blaireaux de gauche, d'intellos respectables et de féministes ayant des mots pour le dire, ont adulé ces petits enfants de Sigmund. L'intelligentsia reconnaît du bout des lèvres les abus passés et le totalitarisme de la pensée psychanalytique, mais précise à mi-voix qu'il ne faut pas balancer le bébé

avec l'eau du bain et que Freud était un cerveau surhumain et que tout n'est pas à jeter chez Lacan. Les intellos ont la trouille de s'être gourés toute leur vie, comme les communistes et les tenants du capitalisme sauvage, et ne veulent pas le reconnaître. Quand il n'y aura plus de fric à prendre aux bourgeoises prétentieuses à règles douloureuses, la psychanalyse mourra de sa belle mort, comme la cloche à fromage et *Le Reader's Digest*, c'est tout ce que l'on peut souhaiter à nos enfants.

Le conseiller professionnel

Des milliers de types et de femmes, des centaines de boîtes publiques et privées vivent sur le dos des chômeurs désespérés et prêts à tout pour ne pas être des bannis de la société de la réussite sociale. Il y a, en France, au moins six millions d'adultes sans emploi, un système de népotisme dramatique et un régime d'inégalité sociale sans précédent, pourtant des exploiters sans scrupule continuent de nous faire croire que le secret de la réussite est dans « le curriculum vitae » et sa bonne rédaction. On ne compte plus les ateliers d'aide à la rédaction de CV et les pauvres bougres sont persuadés que leur chômage est dû à la mauvaise présentation de leur « bio » au patron titilleux. Y avait-il assez de couleurs ? Cela tenait-il en une page ? Mes passions étaient-elles dans le bon ordre ? Est ce que je commençais bien par exposer ce que j'avais fait de moins récent pour finir par ce que j'avais fait de plus récent ? Vite, il me faut consulter un conseiller, nouvel astrologue et radiesthésiste qui tient entre ses mains le secret de mon embauche prochaine. Pauvres nazes, si vous ne trouvez aucun emploi, c'est tout bonnement parce que votre qualification et votre expérience n'intéressent

personne ou, mieux encore, parce que votre manque de qualification et votre inexpérience font rire les patrons ; et même si votre CV était écrit en lettres d'or sur cristal fin, en araméen ancien, on vous enverrait aux pelotes.

Les gros cons qui vous font miroiter un emploi le jour où vous saurez vous présenter et écrire un CV « qui donne envie » vous leurrent et justifient ainsi leur salaire et leur inutilité sociale. Quand un patron cherche un tourneur fraiseur et que vous êtes tourneur fraiseur, inutile de mettre votre costume du dimanche, d'être obséquieux lors de l'entretien, de rédiger un CV de folie et de lui lécher les burnes, vous serez mis à l'essai immédiatement ; il a besoin, de vous, vous pouvez être gros, moche, sale et écrire votre CV sur du PQ. En revanche, si vous cherchez à être vendeur ou serveuse, la seule chose qui passionnera le patron, c'est le blé qu'il pourra se faire sur votre dos. Des prétendants à ces emplois non qualifiés sont des milliers, prêts à tous les sacrifices pour bosser dans n'importe quelles conditions. Le patron n'a qu'à choisir le plus naïf, il a, de toute façon, un mois pour le virer, s'il le déclare. Là encore, le CV ne servira à rien, même génialement rédigé par la conseillère professionnelle du pôle emploi, qui se forme régulièrement sur ce sujet pointu. Il en va de même, concernant les simulations d'entretiens... Certes, les activités qui consistent à monter des ateliers, où les uns font les patrons caricaturaux, et les autres les chômeurs maladroits,

sont plaisantes et justifient le coût exorbitant des boîtes de formation par l'achat de matériel vidéo.

Mais ces animations n'ont jamais permis à quiconque, en marge du marché de l'emploi, de trouver du taf et ont aidé des tas de gens à perdre leur temps dans des stages obligatoires destinés à leur faire croire que leur avenir est entre leurs mains et que seule leur inaptitude à rechercher un emploi est la cause de leur chômage. Toutes ces conneries inutiles sont l'apanage des pauvres et des vieux de plus de cinquante ans, qui n'ont pas encore de Rolex, car ne doutez pas un instant que pour les boulots très bien payés et reconnus dans la corn', la pub, le journalisme ou liés au pouvoir, il n'y a jamais eu besoin de CV, ni de technique d'entretien. Machin a parlé de vous à Truc qui vous fait savoir qu'il aimerait bouffer avec vous au resto. L'affaire se règle autour d'un verre de vin et l'on plaisante entre gens bien.

Le nouveau retraité

Ce nouveau con arrive tout d'abord en pleine forme à l'âge de la retraite : professeurs, fonctionnaires, employés de bureaux, ils ne se tuent pas beaucoup à la tâche, ont du pouvoir d'achat et savent qu'ils sont partis pour trente ans d'une nouvelle vie. Leur principal souci : la tranquillité pour profiter de « cette retraite bien méritée ». Dès ce moment, leur vie va consister à donner leur avis sur tout, tout le temps et partout, alors qu'ils sont déconnectés de la réalité et jugent les autres à l'aune de leur propre histoire. Ils représentent une minorité qui s'exprime, car elle a les moyens de le faire, et qui impose son point de vue au reste du pays. Cela tombe bien, car les politiques décisionnaires (députés, sénateurs, édiles de la nation) sont aussi de cet âge un peu révolu qui s'accroche à ses privilèges. Après avoir emmerdé le monde une partie de l'année avec leurs petites idées ringardes, ils partent six mois en tracking, au Maroc, pour se faire masser en balnéothérapie ou dans une île à la con, dans un océan quelconque. La politique économique du pays se fait en fonction de leur bon vouloir, puisqu'ils possèdent du fric qu'ils placent sans état

d'ame au plus offrant, surtout s'ils se disent de gauche. Ils sont inutiles et prétentieux, mais tiennent les rênes du pays et aucun pouvoir politique, aucune banque, aucun média ne peut faire sans eux. Pardessus tout, ces poids morts ont du temps, la santé et s'emmerdent à en crever. Ils s'incrument alors partout : dans les associations, dans la vie locale, dans les partis politiques, imposant leurs idées par le nombre et fermant leur clapet aux jeunes qui cherchent à faire évoluer les mouvements.

On les écoute, car leur expérience leur donne de la respectabilité, mais ils empêchent tout changement, car leurs références restent celles de leurs rêves enfouis. Ils ont occupé la France et se font entendre plus fort que tous les autres réunis. Ils votent pour le plus ringard et on est obligé de tenir compte de leur choix. Les vieux qui fermaient leur gueule au début du XX' siècle sont devenus, depuis les années 2000, les nouveaux princes de cette société sans repères. Les lubies de ces nouveaux vieux cons deviennent les lubies de tout le monde par médias interposés, puisque ce sont eux qui font marcher les télévisions et les journaux : la santé, la sécurité, le salaire des patrons, les placements, le CAC 40, la vie de la bourse, les films des années soixante, le rock, Dalida et Johnny. Des sujets dont tout le monde se foutrait si on ne nous les ressortait en permanence pour plaire à ces nouveaux cons. Fuyant les grandes villes pour échapper au bruit, à la pollution et aux gosses, ils se retirent à la campagne, où ils imposent leur mode de vie de bourgeois

en méprisant les habitants locaux. Ils l'imposent très logiquement à leur propre entourage, qui dépend de leurs faux élans de générosité. Depuis la crise et la montée de la misère, les vieux font la pluie et le beau temps des jeunes dans la merde. Ils hébergent, en échange de gentilleses et de mamours, prêtent de la thune contre les bisous du petit dernier, et tiennent tout le monde en otage avec le blé que leur a rapporté la France des Trente Glorieuses. Comble du malheur, ils ne se décident jamais à crever et emmerdent le monde pendant des années.

Et on finit par les voir tous les matins, prêts, la poignée du caddie bien serrée dans leurs mains décharnées, à neuf heures précises, sur le parking du supermarché. Dès que le rideau métallique s'ouvre, ces nouveaux cons se précipitent, se bousculant les uns les autres comme s'ils allaient manquer de nourriture. Ils déambulent dans le magasin, attrapent leur chocolat, leur jambon, la bouffe pour chats, leurs gâteaux, leurs yaourts, en retournant tous les rayons pour avoir les plus frais. À la caisse, ils ont oublié le code de leur putain de carte bleue et énervent tout le monde avant de payer en liquide - tout cela, en faisant la gueule. Ensuite, ils se ruent vers leurs voitures et retrouvent leurs vieilles femmes aigries. À neuf heures et demie, ils sont devant leur télé et se font chier toute la journée jusqu'au soir en enchaînant les feuilletons allemands et les jeux débiles. Ces nouveaux cons n'ont plus qu'un seul souci : bâfrer en regardant leur

quéquette se recroqueviller inéluctablement. Plus d'activité, plus d'amour, plus d'espoir, plus de projets... Juste de la haine envers les jeunes, les femmes, les riches, les pauvres, les immigrés et les journalistes. En hiver, ils se tirent au soleil pour économiser le chauffage et apprendre les bonnes manières aux Maghrébins dans les hôtels de Marrakech, en se faisant masser par des gamines à leur service.

On croit toujours qu'ils vont crever, mais ils tiennent bon. Sécu, mutuelle, bonne bouffe, ils sont la rente viagère du toubib de quartier et la désolation des comptes de la Sécu. Ils usent et abusent des médecins, des hostos, des opérations, des cures, des médocs et des hospitalisations d'urgence. Toujours, ils s'en sortent. C'est le fameux syndrome du cent pour cent : pourquoi ne pas faire venir le docteur même si je ne suis pas malade ? De fait, la santé est leur unique sujet de conversation : les douleurs, la diarrhée verte, la constipation, la prostate, les cancers divers et variés. Leur univers est grand comme leur nombril, mais depuis peu, ils ont Internet et envahissent la toile de leurs opinions de vieux cons et d'échanges sur leurs problèmes d'intestins bloqués. La France va bientôt leur appartenir entièrement et nous ne pourrons rien y faire. Souvent accrochés à leur fenêtre comme un trader à son parachute doré, ils surveillent la rue, veillent à ce que rien ne vienne perturber leur petite vie d'orvet. Au moindre bruit, au moindre cri de gamin, à la moindre

engueulade d'ados, ils pressent l'unique touche de leur téléphone portable simplifié et préviennent la police qu'un danger guette leur tranquille tranquillité.

Le nouveau rationaliste

Le nouveau rationaliste est cadre supérieur, ministre, secrétaire d'Etat, coach, ou travaille dans des cabinets de Consulting pour monter des projets, résoudre des conflits, virer du personnel. Sa pensée est aussi fine que celle d'un logiciel informatique et fonctionne par des enchaînements logiques de rendements et de rationalités dans lesquels le facteur humain, dans l'environnement psychosocial au travail, par exemple, est inexistant puisque non contrôlable par un système binaire.

Le premier principe de ces nouveaux cons est celui des mots clefs. Une phrase du type : « Il serait préférable d'être toutes au même étage pour aider au bon fonctionnement du service », est traduite ainsi par le connard du cabinet : « nécessité d'un meilleur rendement, vous êtes d'accord, les filles, avec ce concept ? ». Il va écrire sur un tableau cette phrase choc, et va ajouter d'autres formules du style : « Le service avant tout », « résultats », « emplois conservés », toutes tirées des propos des interlocutrices, mais tellement rationalisées qu'elles n'ont plus aucun sens et deviennent similaires à toutes celles prononcées lors des réunions précédentes organisées dans le même objectif.

En fin de séance, on obtient un principe clef résumant la pensée des participants : si l'un des participants trouve que la phrase obtenue ne correspond pas à l'idée de départ, la réponse est immédiate : « Je n'ai fait que reprendre vos propos ! ». La technique est infaillible et s'inscrit parfaitement dans la fausse démocratie.

Pour ces nouveaux cons, la pensée humaine doit se résumer à une suite de concepts clefs ou « *Bullet Points* », qui entrent dans les cases préétablies de tableaux simplissimes et primaires. Le Banquet de Platon et la pensée de Rousseau tiendraient sans problème dans un seul « *slide* » d'une communication *PowerPoint*. « Les salariées de l'entreprise placent la réussite du service avant tout dans un souci de réussite et d'augmentation des rendements. »

Le second point fort de ces nouveaux cons est la forme de présentation de la pensée. Des graphiques, des camemberts, des titres et des fléchages incompréhensibles destinés à retracer l'évolution de la pensée. Le programme fait défiler les fiches sur un écran, nul ne peut interrompre le déroulé jusqu'à la fin ; chacun est persuadé d'avoir pris part à une expérience humaine originale, alors qu'il n'a participé qu'à un abêtissement de la pensée par simplification de concepts et présentation « bling-bling ».

L'influence de ces nouveaux cons est impressionnante ; il suffit de voir comment des présidents de la République ou des ministres présentent aujourd'hui les problèmes

auxquels le pays est confronté et les moyens qu'ils donnent pour les résoudre. Tout discours politique doit être concis, schématique, plaisant, bien présenté, répondre à une exigence technologique. Un homme politique qui aurait le mauvais goût de tenter d'expliquer en profondeur la complexité d'une décision, d'un doute, d'un choix, serait taxé de ringard et de chiant, voire de député de m^e République par ses collègues et par la population. Les rationalistes et leur pensée *switch*, blanc ou noir, *on*, *off* ont gagné : ils ont réduit notre réflexion à une philosophie primaire dont le seul but est l'efficacité immédiate et vulgaire.

Le nouveau pédagogue

Depuis une dizaine d'années, des milliers de blaireaux inconsistants se sont improvisés pédagogues. Ils savent ce qui est bon pour nos enfants et quelles sont les vraies valeurs de l'éducation. Ils veulent à tout prix retrouver cette fière France où les petits garçons allaient à l'école, vêtus de leur pantalon court et une pomme à la main et où les petites filles rêvaient d'un prince charmant ressemblant à M. l'abbé. Mais voilà, les pommes sont dégueulasses et l'on ne met plus de pantalon court aux petits garçons de peur que M. l'abbé n'y fourre ses doigts. Quant aux petites filles, elles rêvent encore, mais de stars de télé, blonds et musclés à dents blanches et aux cervelles de moineaux.

La loi

Parmi les nouveaux pédagogues à qui l'on confie nos enfants, persuadés que nous avons à faire à des professionnels de l'éducation, il y a ces nouveaux cons spécialistes du tout législatif. Leur spécialité est de préciser les interdits et les transgressions avant même

que l'enfant en ait fait l'expérience, et avant même qu'il y ait pensé. Pour ces blaireaux, il s'agit certainement là de prévention. Les établissements scolaires sont devenus des spécialistes de ce genre de pédagogie de fous furieux. Interdiction de prendre l'ascenseur, interdiction de porter une casquette, interdiction de courir dans les couloirs, interdiction de téléphoner avec son portable.

Le règlement intérieur est une bible de 120 pages censée protéger le personnel des transgressions des enfants, mais entièrement fait pour conforter les adultes dans leurs positions au détriment de la liberté des élèves. L'hyperlégislation est une connerie, car la pédagogie ne repose pas sur la prévention, mais sur le débat et l'expérience, qui permettent de créer une relation entre l'adulte et le gamin. L'apprentissage des règles ne se fait que par la mise en situation et la prise de conscience individuelle, auquel cas nous aurions une génération de militaires obéissant au supérieur hiérarchique et ne sachant gérer individuellement l'expérience de la socialisation. Plus grave encore, l'annihilation du libre arbitre au profit du tout législatif entraîne un effet pervers dont on mesure les conséquences aujourd'hui. Ce qui n'est pas interdit est autorisé : réflexe magique, qui permet à des magouilleurs pris la main dans le sac de nous rappeler « qu'à l'époque, il n'y avait pas de loi ». Traduisez : « Je n'ai peut-être aucune morale, mais je suis dans la légalité. » Bel exemple pour nos enfants.

Le respect

On entendra encore longtemps les adultes se plaindre que les enfants n'ont plus de respect envers leurs parents, les curés, les instituteurs, les policiers et les vieux, d'où l'idée d'une pédagogie du respect. Cette pédagogie simplissime est utilisée par tous les éducateurs, animateurs et profs de collège, et consiste à décider ce qui est juste pour les enfants, ce qu'ils doivent « respecter ». « Ah, ça, ce n'est pas bien de parler comme cela à ta mère, on respecte ses parents », « on respecte sa sœur », « on respecte l'école, le lycée, le corps enseignant, les livres de classe » et tout un tas de choses diverses. Une bonne fois pour toutes, le respect ne se décrète pas, il ne s'ordonne pas ; il se mérite, il se choisit. On doit respecter ses parents ? Même si ce sont des ordures ? On doit respecter les curés ? Même quand ils sont pédophiles ? La police ? Même quand elle obéit aux ordres de l'occupant ? La société a mis des siècles à sortir de ces représentations idiotes et à offrir le libre arbitre à ses enfants. Qui sont ces nouveaux cons qui décident qui a droit ou non au respect ?

Le contrat

Les plus nuls de ces nouveaux cons sont certainement les millions d'éducateurs, de profs, d'instits, d'animateurs, voire de parents, qui appliquent aux

mêmes la pédagogie du contrat. Il s'agit de passer réellement ou moralement un accord avec un enfant ou un ado comme on le fait chez Darty, sauf que dans le magasin, c'est le client qui est roi alors qu'avec un gosse, c'est l'adulte qui domine largement la situation. Le principal du collège va demander à Kevin de signer un contrat où ce dernier s'engage à ne plus casser la gueule de ses camarades, à ne plus fumer dans les gogues et à travailler sérieusement. Le même signe, puisque de toute façon il n'a pas le choix s'il veut rester à l'école et qu'il est incapable de se projeter dans l'avenir. Voilà, c'est fait, le principal est heureux et Kevin retourne jouer avec ses potes. Huit jours plus tard, le garçon est à nouveau dans le bureau du dirlo qui sort le fameux contrat : « Ah, tu vois Kevin, tu t'étais engagé à ne plus fumer, tu ne tiens pas tes engagements, pourtant tu avais signé. On ne peut pas te faire confiance. »

Petite victoire pour le principal, mais aucune avancée pédagogique pour le gamin, deux fois plus mauvais que d'habitude. Jamais ce permis de dupe si rassurant pour l'adulte n'a apporté la moindre réflexion chez l'enfant, plus soucieux alors de ne plus se faire prendre que de ne plus transgresser.

L'exemplarité

Là, on atteint le sublime de la connerie pédagogique avec ces abrutis d'éducateurs en tout genre qui veulent

donner de « bonnes habitudes » d'adulte à des mômes en imaginant que cela aura des répercussions sur leur vie future. On voit des profs soucieux de la capacité du gamin de 13 ans à se présenter, à être à l'heure et à bien ranger ses affaires, non pas parce que c'est utile maintenant, mais parce que « Tu verras quand tu bosseras ! ». Mais bougres de connards diplômés, n'avez-vous jamais remarqué que le comportement des adolescents est expérimental et qu'il ne dit rien de leurs comportements futurs ? N'avez-vous jamais remarqué que des mômes archi fainéants deviennent des passionnés dès qu'ils trouvent de l'intérêt pour quelque chose, que des inconscients du danger se changent en modèles de sagesse, que des bordéliques s'organisent par nécessité et que des irréductibles se rangent par amour ? C'est précisément parce que l'adolescence est irrationnelle qu'elle trouble ces nouveaux cons normatifs.

Ils sont beaux ces profs, ces éducateurs, ces instituteurs soucieux de donner à l'enfant les règles du travail bien fait, mais qui, dès le 1^{er} septembre, pensent exclusivement à l'organisation de leurs vacances et ne restent pas une minute de plus dans l'établissement après 16 h 30, estimant qu'ils ne sont pas là pour faire du bénévolat.

Le nouveau travailleur social

La tendance à l'ingénierie sociale est bien antérieure à la promotion comme ministre du directeur d'Emmaüs. Depuis une dizaine d'années, le travail social est devenu un tremplin comme un autre pour réussir professionnellement et s'élever dans la hiérarchie sociale. Ces nouveaux cons et connes sont devenus animateurs, éducateurs ou directeurs pour entrer dans une boîte dans laquelle ils espèrent faire une belle carrière. Puis ils ont suivi des formations, où on leur a appris la réalisation de projets, le marketing, le management et la promotion de leurs produits, plutôt que le contact et l'aide aux populations en souffrance. Très vite, les nouveaux travailleurs sociaux troquent le jean et le T-shirt contre le costume trois-pièces et l'attaché-case et commencent à traiter les personnes qu'ils sont censés aider comme des usagers, puis comme des clients. Ils deviennent les rois du bilan, de l'évaluation et des dossiers de suivis, remplissent des tonnes de tableaux avec des camemberts en couleur, afin de remplacer par la parlotte ce qu'ils sont devenus incapables de faire dans le réel. Très vite, ils montent le projet qui tue et cherchent les subventions pour payer les sous-traitants et les nouveaux locaux de

l'association. Ils s'associent à d'autres associations qui s'associent en association jusqu'à devenir incontournables sur un département, une ville ou une région. Le nouveau con du social devient une « huile de la cité », qui bouffe avec le préfet, le maire et le député et revient dans ses bureaux pour engueuler ses collaborateurs. Il est obnubilé par un seul objectif, ressembler comme deux gouttes d'eau à une boîte privée qui gère des voyages, des ordures ménagères ou des services clients.

Pour lui, il n'y a aucune différence entre l'action sociale et une entreprise d'import-export et il fera tout pour ressembler lui-même à ces patrons qu'il admire. La qualité du travail sur le terrain est parfaitement secondaire par rapport à l'image de la boîte et la satisfaction des commanditaires. La fin justifie tous les moyens et, d'ailleurs, les pauvres et les indigents doivent exécuter sans broncher les diktats de ces petits chefs représentants béats devant une société déjà bien aimable de s'occuper de ses miséreux. Les pauvres deviennent alors une simple source de revenus potentiels, si l'on sait monter le bon projet, et n'ont d'intérêt que s'ils adhèrent à ce projet lucratif pour l'association ou la fédération porteuse. Ces nouveaux cons cherchent néanmoins la reconnaissance du cœur et savent aussi se mettre en avant pour obtenir colifichets et autres breloques distribués par l'État aux meilleurs de ses citoyens. On voit alors de véritables consortiums privés accaparer l'essentiel des subventions allouées au travail social et

sanitaire. C'est déjà le cas pour les handicapés, le sida ou la lutte contre la toxicomanie. Les personnels de ces maisons ne savent même plus quel est l'enjeu de leur boulot et ne parlent qu'en termes de bénéfices, de placements, de fonds propres et de gestion. Ils sont sous-diplômés, afin de coûter le moins possible, tandis que le travail se transforme peu à peu en pure garderie. On préférera toujours droguer un patient pour éviter qu'il ne se lève et chie dans sa couche plutôt que de l'accompagner aux toilettes. La femme de ménage coûte bien moins cher que l'éducateur.

Le nouveau symboliste

Pour ceux qui aiment bien les cons, les champions du symbole sont des modèles du genre. Ils coûtent cher, se dépensent sans compter, se prennent au sérieux et se croient utiles alors qu'ils ne servent à rien. L'idée est simple, trouver un symbole qui va incarner une lutte, un combat, une revendication, une idéologie. Un bel exemple est, bien sûr, le 1^{er} décembre, journée internationale du sida, dont les pays les plus concernés se fichent comme de leur première seringue souillée. Ce jour-là, on porte tous un petit tissu rouge ridicule, on se rend à des réunions d'info où l'on nous apprend ce que l'on sait déjà. On oblige les enfants à entendre qu'il faut mettre un préservatif quand on s'encule, et les politiques montrent - outre leur ruban rouge ridicule - une mine déconfite de gens prenant en compte la souffrance du monde. Le 2 décembre, tout est fini, chacun reprend sa vie et range son petit ruban rouge, fier d'avoir participé à une grande cause nationale. Pour organiser cette journée de merde, des milliers de gens payés ont bossé, préparé des réunions, des colloques, des plaquettes, envoyé des millions d'invitations et trouvé du fric pour rémunérer des intervenants de « bonne volonté », Le coût du

symbole doit avoisiner les sommes allouées à la maladie par le ministère de la Santé et suffirait à tirer d'affaire pas mal de mêmes séropositifs dans le monde.

Moins la société peut offrir, plus elle symbolise son action ; nous devons nous contenter de mise en scène théâtrale pour satisfaire notre soif de valeurs. Des milliers de nouveaux cons viennent déposer, sur un tas de chaussures, des paires de pompes usagées, pour alerter les citoyens sur l'usage des bombes à fragmentation qui coupent un pied avec calme et tranquillité. Mais tout le monde s'en fout. Des milliers de nouveaux cons s'allongent dans la rue, marchent à reculons, s'habillent en orange ou se collent du scotch sur la bouche, pour exprimer leur soutien aux Tibétains, lancer des appels sur le droit des femmes ou la liberté d'expression. Tout le monde s'en fout. Les dirigeants - qui décident que tous les enfants doivent connaître la lettre de Guy Moquet pour redonner du sens à la nation française ou chanter la Marseillaise pour se sentir citoyen - ne sont pas en reste. Pourtant, la France est le pays le plus en mal de reconnaissance, de représentation et de respect. Chacun sait que chanter la Marseillaise ne redonnera pas la grandeur perdue à la nation, mais on continue de faire semblant d'y croire. Journée de la femme, journée du viol, des violences faites aux femmes, ce qui donne l'impression aux militantes naïves que l'État fait quelque chose pour défendre leur cause perdue.

Les actions symboliques se multiplient au rythme de

notre impuissance à gérer les malheurs et l'inégalité sociale. Symbole encore, quand on nous présente des musiciens juifs jouant Beethoven avec des musiciens palestiniens, symbole qui ne change rien à la guerre et à la haine, mais qui nous fait croire que tout est question de bonne volonté. Les gouvernements sont devenus les champions toutes catégories de la gestion des symboles, multipliant les pèlerinages dans les hauts lieux de résistance, à Colombey, sur les lieux d'un accident d'avion. À gauche comme à droite, le citoyen vénère son passé puisqu'il n'y a plus personne à admirer aujourd'hui. Le monde des morts glorieux est en route.

LES CONS PLANQUÉS

Le nouveau prof

Il y a dix ans, enseigner était un privilège ; aujourd'hui c'est un sacrifice. Donner des cours est devenu bien plus difficile et risqué que traverser le désert du Ténéré à pied. Du coup, les profs, qui n'étaient déjà pas les plus malheureux des travailleurs, sont littéralement choyés et protégés comme des animaux en voie de disparition. Ils choisissent soigneusement leurs horaires de cours, pour ne pas trop perturber leur vie privée, et surtout n'accepteront d'ajouter aucune minute supplémentaire à cet emploi du temps sur mesure pour le bien des élèves ou de la vie scolaire. Chaque heure donnée à l'établissement devra être déclarée « heure détachée ». Cela n'empêchera pas le prof de clamer partout qu'il se sacrifie littéralement pour ses élèves au nom de son engagement professionnel. Avant d'être professeur, l'enseignant est d'abord syndicaliste et défend ses quelques petits avantages bec et ongles. Logique, puisque le professorat sera bientôt la dernière catégorie sociale où l'on peut faire grève sans conséquences pour sa carrière. Au contraire, dans bien des cas, le bon prof est celui qui fait grève le plus longtemps et avec le plus d'acharnement. La pédagogie est devenue la partie

congrue du métier, d'abord parce qu'elle ne s'enseigne plus dans les IUFM, mais aussi parce que chacun est persuadé que cela ne sert à rien et que les élèves sont, de toute façon, tellement bornés qu'ils ne comprennent rien et se foutent de la matière enseignée, aussi pédagogique soit-on.

Ce nouveau con a eu une jeunesse différente, il ne se reconnaît pas dans ses élèves, il est désorienté et frustré. De plus, personne ne désire aujourd'hui devenir enseignant. Cette profession, qui avait une image positive, respectable, est totalement dévalorisée. On choisit par défaut de se retrouver devant une classe de 35 petits imbéciles, lorsqu'on a raté une carrière de chercheur, d'ingénieur, de commercial ou d'artisan. Dès lors, l'objet du métier devient la quête de la planque dans un établissement parisien chic ou en province. Là-bas, loin des banlieues et des pauvres, on pourra redevenir de gauche. La profession de prof se résume souvent à un double combat : faire virer un élève récalcitrant - contre l'avis de la direction qui risquerait de perdre des points à l'académie - et obtenir le durcissement du règlement intérieur pour transformer l'école en prison, où chaque geste des enfants est régulé à l'absurde.

Quand le collège devient un camp d'internement, les profs se mettent à traquer la moindre transgression pour justifier l'exclusion d'un, deux, trois élèves ou plus de l'établissement. Au nom de leur confort de travail, l'équipe enseignante installe un système fascisant au sein

de l'établissement sans s'en apercevoir et avec bonne conscience, poussant les ados à aller de plus en plus loin dans leurs conneries pour exister un peu. Bien entendu, comme ces jeunes cons n'ont pas encore de gosses, ils pensent que tous les parents sont soit laxistes, soit démissionnaires, selon les milieux. Heureusement, très vite, ils trouvent une petite classe peinarde dans un collège sympa, où ils pourront rabâcher leur cours pendant les vingt-trois ans qui leur restent à tirer.

Le jeune toubib

Au moment de choisir sa future profession, le nouveau toubib a pesé le pour et le contre. Combien vais-je me faire ? Combien d'heures vais-je bosser ? Est-ce qu'il y a un bon créneau pas trop chiant ? Et puis il a compris qu'avec un mi-temps, quelques vieux patients réguliers, en étant bien placé en ville, il pourrait gagner assez pour acheter le 4 x 4 de ses rêves. Il s'est lancé donc dans des études longues et chiantes. Il aurait pu devenir plombier, mais ses parents préféraient « médecin ». Pendant sa formation, son peu d'engagement au service des patients a disparu au profit d'autres préoccupations : le rapport entre le nombre de patients potentiels et le nombre de praticiens, les liens avec les labos et les visiteurs médicaux, le choix de la banque où investir, l'intérêt des infirmières à gros nichons pour les médecins hospitaliers.

Ces nouveaux cons sont, avant tout, des commerçants de la santé. Ils ont compris que la médecine aujourd'hui consiste à reconnaître et à traiter vingt petites pathologies récurrentes, très bien décrites et sans risques (grippe, rhumes, rhino, allergies, varicelle, courbatures,

obésité, diabète, boutons de fièvre, otites, etc.) et à renvoyer à l'hôpital toutes les maladies soumises à un diagnostic douteux ou réellement mortelles. Les vingt pathologies du quotidien représentent 90 % des cas et 90 % des revenus. À certains moments de l'année, le jeune toubib pourrait préparer en avance une vingtaine d'ordonnance puisque tous les gamins qu'il va voir dans la journée auront chopé le même virus à soigner par le même médoc. Ce nouveau con est aussi au cœur d'un dispositif dit « réseau de santé », qui n'est en réalité qu'une myriade de petites entreprises vivant sur le dos de la Sécu et du patient. Le radiologue, le pharmacien, le labo d'analyse, le kiné, l'infirmière libérale. Tous dépendent, de la magnanimité du médecin et tous savent lui en être gré à leur manière. Petits cadeaux, rétro commission, invitation au resto, cours de flûte gratuite à la petite, etc. Cette âpreté au gain explique pourquoi on ne trouve plus de docteurs à la campagne. Les pédezouilles refusant les dépassements d'honoraires. Qu'à cela ne tienne, l'État va faire des présents à ces goujats de la santé : prime d'installation, aide à l'achat de matos etc. En réalité, les toubibs sont dans une situation rêvée, ils sont quasiment des fonctionnaires, puisqu'ils vivent grâce à la Sécu, mais se réclament de la médecine libérale, et tout politique qui relèverait cette incongruité se ferait traiter de communiste collectiviste. Il serait pourtant simple d'exiger des toubibs, comme on le fait

avec les profs ou les flics, qu'ils s'installent là où ils manquent. De plus, parce que tel médecin a soigné un jour l'otite du petit ou les hémorroïdes du grand père, les Français aiment ces nouveaux cons de façon irrationnelle, sans se rendre compte qu'ils payent des privilégiés qui ont pris maintenant l'habitude de se faire plaindre. Il faut dire que les ministres de la Santé successifs ont multiplié les cadeaux à cette profession incontrôlable soutenue par l'Assemblée nationale où le corps médical est surreprésenté. Rien à craindre pour eux, on ne déloge pas des blouses blanches comme on vire des ouvriers d'une usine occupée avec l'aide musclée des CRS.

Le nouveau politique

Les anciens politiques vous ont déçus, ils n'ont pas tenu leurs promesses, ils ont détourné de la thune à leur profit, ils ont fait voter des lois à leur avantage ? Vous n'avez rien vu, voici la nouvelle génération de femmes et d'hommes politiques, les mêmes qu'avant moins l'engagement personnel, mais beaucoup plus beaux... Ces nouveaux cons ont choisi « politique » comme ils auraient pris médecine ou commerce international si ces cursus permettaient de passer à la télé et de bénéficier d'une voiture de fonction. Leur principale qualité ? Leur capacité à s'aplatir comme une carpe, à baver devant le président, le député, le sénateur ou le ministre influent. Ils doivent aussi intriguer, dénoncer et nuire à leurs collègues qui, soudain, n'auraient plus le vent en poupe. Les nouveaux politiques sont des mannequins de casting à qui l'on ne demande ni compétences ni prises de responsabilités, mais des talents de communicants et des dons pour passer la brosse à reluire.

Le manque de courage à défendre une idée ou une position politique est élevé au rang de principe, et l'objet d'une mandature est le renouvellement de cette mandature par la multiplicité des preuves de sa

servilité. Il fut un temps où l'on reconnaissait à certains politiques leur engagement, leur vision à long terme, leur projet pour la société ; on pouvait les détester, mais leur stature d'hommes et de femmes d'État était incontestable. Les nouveaux cons en politique sont avant tout des bêtes de scène, dont la femme, la maîtresse, les gosses et le chien sont les alliés médiatiques indispensables. Autant dans *Le Monde* que dans *Gala*, le nouveau politique doit combler l'extrême vacuité de son discours par la richesse de sa vie privée, la blondeur des cheveux de son épouse et la crise d'appendicite de son petit dernier.

Mais plus que tout, ces cons « nouvelle vague » se conduisent comme des petits patrons arrivistes ou des footballeurs : le monde leur appartient et ils ne comprennent pas qu'au vu de leur haute fonction, ils aient de temps en temps à sortir leur carnet de chèques pour payer un bien ou un service. Leur argent, c'est notre argent, au resto, à l'hôtel, en vacances, avec des potes, ils sont toujours au service de l'État. La faute serait à moitié pardonnée s'ils avaient conscience de détourner de l'argent, mais non, malheureusement, ils considèrent que c'est un dû et s'offusquent lorsqu'on leur reproche leur train de vie délirant. Si vous en venez à considérer que ce luxe payé par nos impôts est un peu insolent et les éloigne de leur mission première, ils vous rétorquent qu'ils sont bien moins payés qu'un patron du CAC 40 ou qu'un présentateur du journal de TF1. C'est vrai ! Mais ils

sont bien plus payés que les Français qu'ils sont censés représenter. Ils cherchent d'abord à se protéger, à assurer leur avenir et celui de leurs enfants avant de songer au bien collectif et, plus que tout, la politique permet de se constituer un carnet d'adresses inédit et multiforme, dont on se servira en temps voulu pour placer ses mômes, sa femme et ses copains. On pourra aussi le vendre à un cabinet d'avocats ou à des boîtes privées comme listing de clients intéressants.

Le métier d'homme et de femme politique est d'abord un jeu social dont les rôles sont écrits par l'exigence médiatique et la lutte pour la survie. C'est un métier où l'on se fait des ennemis de théâtre, mais de vrais amis de complicité, qui devront un jour renvoyer l'ascenseur : patrons, journalistes, députés, restaurateurs, écrivains et businessmen qui ont eu besoin de l' élu rembourseront la dette un jour prochain. Ainsi se tisse une toile de relations entre des gens qui ont un quelconque pouvoir dans le pays et qui préservent les avantages des uns et des autres par un copinage intéressé. L'ancien élu rentrera au conseil d'administration de telle grosse boîte qui avait eu les marchés publics dans la ville de ce même élu. Imaginons demain qu'un type ayant des convictions profondes, pas très bien fagoté, mauvais à l'oral, un peu gras du bide et profondément honnête ait envie de prendre des responsabilités électives sans autre intérêt que le bien collectif. Imaginons qu'il tienne un discours dénué de démagogie et que son épouse soit rétive à la

caméra... Payons-lui le voyage au Brésil, il a peut-être
une chance !

L'énarque

Dans cette époque tragique où la loi de la performance est la seule qui prévale dans de multiples domaines, il existe pourtant une école où l'on forme une génération de nouveaux cons de grande envergure : l'ENA. Songez que la plupart des dirigeants de ce pays sont issus de grandes écoles, phénomène unique en Europe, où l'on demande à l'élite d'avoir une pure connaissance théorique des phénomènes économiques et sociaux plutôt que de connaître et d'exceller par l'expérience dans une spécialité précise. Le Crédit Lyonnais, le Crédit foncier, l'Agence française de développement ou la Banque de France étaient des boîtes dirigées par des énarques. Elles ont été ruinées suite à des erreurs monumentales de gestion et ont dépouillé les contribuables en même temps. La SNCF, la RATP, EDF, la Caisse des dépôts et consignations ont été mis en faillite par ces énarques tout-puissants, qui n'auraient jamais supporté la moindre remise en question de leurs compétences. Certes l'ENA a toujours existé et Bourdieu reprochait déjà à cette élite de maintenir le pays dans une vision étriquée et désuète, de reproduire des mécanismes acquis, mais elle n'exerçait que dans certains domaines,

en politique surtout, où elle nuisait par excès de technocratie. Aujourd'hui, ces nouveaux cons se sont infiltrés partout, persuadés qu'il suffit de sortir d'une école prestigieuse pour devenir un dirigeant de n'importe quoi. On les voit à la Santé, par exemple, où leur approche purement comptable crée une distance guerrière avec les gens de terrain. On les voit à la radio ou à la télé, lorsque leur cruel manque d'expérience les rend ridicules, pathétiques et dangereux.

L'énarque fait carrière, c'est-à-dire suit un cursus ascendant dans lequel le principe de l'incompétence est mille fois dépassé. T1 peut être chef de cabinet, puis diriger une entreprise de confiture, revenir à la tête d'un syndicat avant de prendre un maroquin ministériel puis repartir finalement vers la banque. Les compétences et les connaissances en la matière ne servent à rien. L'ENA forme à tout, donc ne forme à rien. Cela serait drôle et même idéal si ça marchait, mais ça ne marche pas et tandis que les énarques se multiplient partout, le pays s'enfonce dans la crise en additionnant les erreurs de gestion à tous les niveaux. Les énarques se reproduisent de père en fils, la soupe est trop bonne pour la laisser à d'autres. Et pourquoi se soutiennent-ils s'ils sont si nuls, me direz-vous, mais simplement parce qu'ils préféreront toujours un ennemi politique issu de l'ENA à un ami venant de l'ascension pragmatique et laborieuse.

Peu à peu et malgré les scandales à répétitions et les preuves patentes de leur incompétence, ils se sont

installés partout en prenant le pouvoir au nez et à la barbe des gens en place, qui avaient appris sur le tas. Bizarrement plus les États-Unis, l'Allemagne et la Chine confient des responsabilités et du pouvoir aux femmes et aux hommes de terrain, plus la France se fabrique une élite bidon formée à l'excellence administrative, fuyant les innovations et reproduisant les recettes de leurs grands-pères.

LES CONSERVATEURS

Le jeune militant de droite

À peine sorti d'une adolescence boutonneuse, il se grime d'une cravate et d'un costard de vieux débris pour ressembler à ses grands anciens. Le voilà, à 20 ans, aussi fatigué, déprimé et blasé que les vieux cons de l'Assemblée nationale. Ces cons devraient avoir des idées de révolution, de changements, d'espoir, d'amour entre les hommes, mais ils sont déjà pessimistes, racistes, répressifs, méchants comme des fachos et lâches comme des CRS. Ils cotisent déjà pour payer leur retraite, gardent trois pour cent de leur salaire en cas de coups durs et commencent à emprunter pour s'acheter un appartement dans un quartier où leurs futurs enfants seront dans une bonne école. Plus grave que tout, ils lisent *Le Figaro* et connaissent par coeur les cours de la Bourse. Ils font la fierté de leurs parents et s'imaginent que le monde est tel qu'on le voit à la télé. Pendant leur temps libre, ils militent à l'UMP en se disant qu'ils trouveront peut-être une meuf comme eux, qui ne dilapidera pas la thune dans l'alcool ou les vacances. Ils servent de caution « jeunesse » aux vieux militants, qui peuvent revendiquer une moyenne d'âge à peu près présentable. Ces nouveaux cons ne doutent de rien,

persuadés d'incarner l'avenir du pays. Diable, ne se promettent-ils pas d'être tous chefs d'entreprise ? Or malgré leur jeunesse, ils réfléchissent déjà en termes de catégories sociales simplissimes. Les fainéants : fonctionnaires, employés, ouvriers ; et les autres : banquiers, chefs d'entreprise, journalistes de droite.

Ils démarrent leur vie avec les idées de ceux qui la finissent et pensent ainsi avoir le pouvoir des sexagénaires. Ils trouveront la femme idéale, une scout catho à petit corsage blanc et jupe plissée, diplômée et désireuse d'avoir de nombreux petits fachos. Comme ils n'ont jamais eu de jeunesse, le temps n'a pas d'emprise sur eux et ils vivent dans leurs certitudes jusqu'à leur mort, à moins qu'ils ne nous fassent une crise d'adolescence à 45 ans, décidant de laisser tomber femme, gosses et parti. Ils découvrent alors que leur pognon attire les jolies filles délurées. En règle générale, ils ont gâché leur vie au profit de leur carrière, mais ont un gros compte en banque et de jolies actions que leurs mômes, artistes ratés, vont dilapider vite fait. Les jeunes militants de droite organisent des réunions politiques sous le regard des cadres du parti, qui surveillent qu'il n'y ait pas de débordement. Chacun de ces jeunes cons pense qu'il va se faire remarquer et mener une carrière politique, ils multiplient signes de déférences et lèche-bottisme envers leurs illustres aînés, qui les exploitent et leur font croire qu'il y a quelque part un petit bifteck à prendre s'ils parviennent à remplir les travées d'une salle

avec d'autres jeunes, lors d'un meeting politique.

Le nouveau catho de droite

Avant, les cathos étaient juste cons et on leur faisait avaler n'importe quoi ; puis ils sont devenus intellectuels de gauche. Ils ne croyaient plus à rien, mais lisaient *Télérama*, ce qui est déjà un sacrifice. Il fallait que les fachos réagissent. C'est fait : ce sont les nouveaux cathos de droite, spécialité du Front national, qui s'est généralisée ces dernières années. Terminées les thèses anti-avortement ou homophobes qui attiraient les foudres des associations féministes et de défense des droits homosexuels. Ces nouveaux cons sont des intellectuels, qui fondent leurs propos débiles sur un corpus théorique aussi brillant que malhonnête. Cela a commencé avec les positions contre l'avortement. Il ne s'agissait plus de condamner les femmes qui avortent, mais de les plaindre. Pauvres petites en souffrance extrême, aidons-les à s'imprégner de la parole de Dieu, afin qu'elles comprennent que cette décision est un crime. Pauvres filles perdues qu'il faut soutenir et convaincre de renoncer à ce funeste projet ! On n'est pas contre l'avortement : on est pour la vie contre la mort. Quelle connerie ! Leurs sites regorgent de conseils sur la maternité, l'accouchement et ses plaisirs, l'allaitement, le

bébé et le bonheur suprême d'être maman. Les photos sont en couleur, nimbées d'un halo de lumière venue d'outre-nuages.

La thèse générale de ces bigotes repose sur le fait que les pauvres âmes avorteuses ne sont pas maîtresses de leurs décisions, mais victimes de la propagande des envoyées du diable, ces salopes du planning familial et autres féministes en tout genre. Pas question, en revanche, de dire tout haut ce qu'ils pensent tout bas ; ils préfèrent chialer en trempant leur haine dans l'eau bénite de leurs églises de merde. Quelques gamines craqueront face à leurs arguments larmoyants et se feront chier toute leur vie avec un chiard non désiré. Idem avec les homos. Même rhétorique, même technique de persuasion. Prouver d'abord que l'homosexualité est condamnée dans la Bible en citant la sempiternelle phrase : « Tu ne coucheras point avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination », Lévitique 22 ; puis les plaindre et leur montrer la voie de la sagesse, car l'homosexualité, comme le pensait Freud dans son délire judéo-reproducteur, est une pathologie, une déviation, une faute de parcours dû à un père absent, une mère abusive, un mauvais vent ou une maladie infantile. On peut s'en sortir grâce à l'accompagnement d'un prêtre (sic) et une meilleure orientation. « Nous t'aimons, jeune pédé, et nous allons t'aider, tu fonderas une famille et tu auras des enfants comme un bon Français. » Vous l'aurez compris, ces nouveaux chrétiens

défendent avant tout l'idée d'une culture occidentale supérieure à toutes les autres, et de « l'hétérosexualité supérieure à l'homosexualité³ ».

Ne riez pas, ces cons-là sont puissants et plutôt bien placés en politique ; à gauche comme à droite, ils intriguent et influencent les gens de pouvoir de façon insidieuse, car ils sont bien plus discrets et malins que leurs pères, qui affichaient leurs convictions rétrogrades et réactionnaires en lien avec la droite extrême et peu fréquentable. Peu à peu, ils arriveront à faire reculer les lois sur les libertés comme le Pacs, le divorce, l'avortement, l'homoparentalité etc. Vous n'y pourrez rien et comme nous sommes largement aussi cons qu'eux, nous aurons voté pour cette engeance débile.

3

Propos du député Vanneste en 2009.

Le nouvel anthropologue

Les nouvelles peuplades à découvrir ont disparu, mais les ethnologues et les anthropologues, eux, sont toujours là. Ils se sont juste adaptés aux nouvelles réalités sociologiques en inventant l'anthropologie urbaine, qui reprend les vieux poncifs et les vieilles méthodes des explorateurs du début du XX^e siècle, mais pour observer les sauvages de nos villes, et plus particulièrement de nos banlieues. On voit alors de nouveaux cons armés de leurs questionnaires, de leurs appareils photos et de leurs micros-enregistreurs débarquer en Seine-Saint-Denis, comme leurs grands anciens débarquaient en Terre Adélie pour faire des observations sur les modes de vie des nouveaux sauvages. Quelles sont les mœurs ? Quels sont les modes de reproduction, les règles de parenté, les rites et les coutumes locales ?

Souvent gorgés de leçons des grands ethnologues passés, ils repèrent des comportements rappelant ce qu'ils ont lu en cours, en particulier chez les Africains de nos anciennes colonies. Ces nouveaux anthropologues de foire du trône analysent alors les relations humaines, les conflits, les amitiés ou les amours en fonction de vieilles représentations colonialistes et ethnocentristes. Les

jeunes de quartiers ne se regroupent pas parce qu'ils s'emmerdent et tuent le temps, mais bien parce qu'en Afrique de l'Ouest, on retrouve cette grande tradition du palabre. Les mêmes de banlieue n'ont pas de difficultés à l'école par désintérêt de la chose scolaire ou manque de pédagogie des enseignants, mais parce qu'ils sont originaires d'une culture orale en délicatesse originelle avec l'écriture.

Ces nouveaux anthropologues urbains se mêlent aux populations autochtones pour mieux partager leur vie et comprendre en profondeur cette culture si différente et si originale. Ils assistent à des fêtes, ils analysent les musiques, ils regardent les mamans faire le mafé ou les gâteaux au miel, ils discutent avec ces hommes noirs emprunts de sagesse. Reprenant les règles de l'anthropologie lévi-straussienne, ils ne pensent pas leur culture supérieure aux autres, mais les grilles d'analyse sont néanmoins en référence aux normes du pays d'accueil, créant ainsi une situation d'inégalité de connaissance et de niveau de compétence entre l'observateur et l'observé, renforçant, de fait, une forme de racisme intellectuel involontaire.

Si ces nouveaux cons jouaient juste à faire des masters entre eux pour se retrouver ensuite au chômage universitaire, tout ça ne serait pas bien grave, mais voilà, souvent leurs études servent des cabinets, qui servent des villes ou des collectivités locales voire des idéologies suspectes. Il suffit qu'un ministre ou un secrétaire d'État

en mal de théories s'empare de ces travaux innocents pour en faire de véritables alibis de politique anti-immigrés. L'intégration des Africains, des Roms, des Afghans etc. est impossible puisque les comportements basement culturels sont incompatibles avec les exigences de notre belle nation, et d'ailleurs, même après vingt ans de présence sur le territoire, les communautés continuent de vivre en communauté, c'est prouvé dans les études universitaires anthropologiques.

LES CONS DANS LES MÉDIAS

Le nouveau journaliste

Issus des écoles de journalisme, ces nouveaux venus ont été exploités pendant une dizaine d'années comme stagiaires gratuits, et sont tellement fiers de toucher leur première paye, qu'ils se croient devenus les maîtres du monde des médias. Ils sont alors terriblement prétentieux et méprisants envers les autres. Ils pensent, en toute sincérité, que chacune des chiures de mouches qu'ils couchent sur le papier imprimé d'un canard, ou éructent au micro d'une radio, est une révélation écrite avec du sang et du talent. Ils regardent leurs grands anciens comme les responsables de la déroute sociale et imaginent qu'ils incarnent une nouvelle génération, sans se rendre compte qu'ils reproduisent toutes les compromissions des journalistes qui les ont précédés. Il leur faudra quelques années pour admettre qu'ils font un métier d'animal de compagnie au service du pouvoir et des sondages. En attendant cette prise de conscience, ils continuent à penser qu'un de leurs reportages dans le métro parisien équivaut à une couverture de guerre au Kosovo. Ils sont des héros, entre Boulogne-Billancourt et le pont du Garigliano, ils sont des microbes, ailleurs. Leur compétence consiste surtout à imiter les tics et les

attitudes de leurs congénères professionnels. Colères violentes, machisme, népotisme, vulgarité, exploitation des plus jeunes et des stagiaires, fausse sagesse et vraie banalité, respect hypocrite d'une déontologie depuis longtemps noyée dans les pages de publicité.

Une règle pour eux : lécher le bénard des puissants et enfoncer ceux qui ont déjà la tête sous l'eau. Qu'un artiste ou un politique soit aimé par le public, ils l'estiment au-delà de la politesse, qu'il soit déchu et, du jour au lendemain, ils l'étrillent et le descendent sans pitié, sans hésitation et sans limite. Très vite, ils ne pensent plus qu'à leur avenir professionnel en dehors de toute autre contingence. Que dois-je faire pour être pris dans un canard plus connu ? Qui dois-je fréquenter pour changer de station de radio et finir un jour, qui sait, à la télévision ? Je suis même prêt à chanter le petit bonhomme en mousse en serbo-croate pour qu'on voie ma gueule de naze dans le poste et que les vioques du supermarché me reconnaissent. Ces nouveaux cons attisent partout de la haine et du mépris et n'existent que par leur position sociale due à leur position médiatique. Ils confondent leur renommée illusoire et une célébrité qui serait due à leur talent. Soit ils finissent animateurs de la quinzaine du blanc au marché couvert de la Garenne, soit ils deviennent patrons de presse et luttent alors pour que nul ne prenne leur place. Les nouveaux journalistes ont pris la triste habitude de ne plus penser qu'en termes « d'écoute moyenne du blaireau » français, perdant de vue

l'intérêt réel d'une information. On verra en hiver tous les journaux débiter sur les dérapages des voitures en Alsace, la pénurie de pneus neige et le village d'Ardèche où le facteur ne peut plus venir, quand bien même y aurait-il une guerre ailleurs. La phrase : « C'est ce que notre public a envie d'entendre » a remplacé « Nous devons informer », en supposant au passage que le fameux public soit aussi con qu'eux et la Rédaction. La course au « moins disant culturel » est ouverte ; elle sera sans limite !

Le journaliste de presse écrite

Le journaliste de presse écrite aurait rêvé de devenir écrivain, comme Zola ou Stendhal, malheureusement pour lui, il n'en a ni le talent, ni l'imagination. Il se retrouve donc à torcher des papiers de trois mille signes (espaces compris) où, soi-disant, il arrive à faire passer un message par la qualité de sa plume. En fait, les journalistes de presse écrite écrivent mal et sans aucun style. Ils cumulent des lieux communs et des formules toutes faites avec le sentiment qu'ils sont des pionniers de l'information. Leur style : une suite insipide de clichés rabâchés dans tous les journaux avec une complaisance de fille de petite vertu pour le client. Ce nouveau con arrive à se persuader lui-même de la qualité de ses infos, de son papier et, s'il lui est refusé, il imagine automatiquement que son rédacteur en chef est vendu aux puissances étrangères, ou jaloux de ses compétences supérieures. Ces nouveaux cons se gargarisent de déontologie alors même que la presse écrite se meurt à petit feu et que tout est bon pour la maintenir en vie. Tout !

Y compris les marronniers les plus éventés du journalisme.

On voit ainsi des canards très sérieux nous servir les histoires de cul de stars décadentes et superficielles, comme s'ils analysaient les rapports entre Raymond Aron et Jean-Paul Sartre ou nous présentaient les « vrais salaires des patrons » avec le style ampoulé et ringard des envoyés spéciaux au Vietnam des années soixante-dix. La presse écrite est sous infusion permanente de sponsors, de mécènes, de publicitaires, de grands patrons qui se payent une danseuse et de mafieux étrangers. Les journalistes qui y bossent sont les petites putains de tous ces gentils milliardaires, qui exigent qu'on leur passe de la pommade pour continuer de raquer et éviter le chômage aux gratouilleurs de papiers. Mais, surtout, ces nouveaux cons, qui se disent d'opinion, n'ont aucune opinion et peuvent passer du *Figaro* au *Nouvel Observateur* avec entrain et sourire télévisuel. Enfin, les journalistes de la presse écrite courent après « l'angle inédit » à tout prix pour recaser en permanence des nouvelles défraîchies rabâchées sur Internet, auxquelles tout le monde a accès gratuitement. Tandis que les jeunots cherchent à se recycler dans d'autres spécialités plus lucratives, les vieux briscards se croient encore au temps de *L'Aurore* et imaginent que leurs articles tricotés à la vieille laine ont encore la moindre influence sur le monde. La presse ressemble à un théâtre de dupes. Les

journalistes lisent les articles des journalistes, ils étayent leurs papiers par les références d'un collègue puis, à leur tour, ils seront lus et repris. En fin de compte, comme dans le téléphone arabe, une petite nouvelle anodine dont tout le monde se fout fait la Une d'un canard par autopromotion permanente. Voilà pourquoi, le mariage de tel blaireau ou les hémorroïdes de tel autre peuvent occuper ces nouveaux cons pendant plusieurs semaines. L'événement est fabriqué, l'intérêt est suscité.

Le blogueur

Ce nouveau con se considère comme un homme de média parce que, chaque jour, il écrit trois idées ringardes sur son blog ou sur Facebook : « Aujourd’hui, j’ai descendu la poubelle et j’ai croisé mon voisin, il ressemble à PPDA. » D’autres blaireaux répondent en chœur : « J’aime ça », alors notre poète va plus loin : « Ouahh mon vélo est crevé, c’est la m... » Des génies se passionnent pour cet échange : « Prends les transports en commun. »

Et ça continue comme ça toute la nuit. Certains se prennent littéralement au sérieux et passent une partie de leur vie à rédiger des papiers que personne ne lira, mais qu’ils ont l’impression de livrer à tous les peuples de la terre parce qu’ils le lancent sur Internet. Ils se couchent, fiers du devoir accompli, en rêvant que leur prose va changer le monde et faire évoluer la pensée politique générale. Avant même de prendre leur café et de se brosser les dents, ces nouveaux cons allument leur ordinateur pour mesurer l’impact de leurs textes sur les lecteurs potentiels. Comme toujours, trois ou quatre aficionados ont laissé des petits mots guillerets : « Trop

fort », « On est tous derrière toi, Camembert⁴ », « Camembert, président ». Et Camembert se voit déjà à l'Élysée. Plus il avance, plus ses textes sont fouillés, et plus il est certain d'être reconnu et attendu pour la pertinence de ses propos alors que ses lecteurs sont tombés sur lui par hasard et sont eux-mêmes en quête de reconnaissance. Il lit les écrits de ses lecteurs qui lisent les écrits de leurs lecteurs dans une boucle qui se referme vite sur elle-même, et ne dépasse guère la centaine de bloggeurs branchés sur la même idée foireuse. Chacun dit la même chose que son pote connecté, un peu comme dans les bistrot où l'on n'ose pas se contredire, mais de manière beaucoup plus prétentieuse. En fait, les seuls blogs qui ont la moindre audience sont ceux des professionnels de la communication, de l'information ou de la politique qui, de toute façon, sont déjà écoutés par ailleurs. C'est le piège, car chacun est persuadé que la toile est un espace de liberté démocratique alors qu'elle ne fait que reproduire la réalité sociale. Ce n'est pas parce que Jean-François Kahn a un blog reconnu que Camembert sera lu. Voir ces pauvres cons se défoncer pour trouver des idées est largement le plus pathétique. La passion, l'engagement et le soin extrême apportés à des petits articles lus par des « amis » sont autant de temps perdu au regard de la valeur informative réelle. Ne

dites surtout pas au blogueur qu'il fait des exercices d'écriture gratuits, il se vexerait, vous seriez épinglé dans son blog.

LES CONS MINORITAIRES

Le nouveau Noir

Le nouveau Noir, comme le nouveau Beur ou le nouveau Juif, est une victime avant d'être un homme. Il a trouvé sa nouvelle identité : « descendant d'esclave ». Peu importe, au demeurant, que ses ancêtres n'aient jamais été victimes de la traite humaine, il est noir donc victime, et cet hypothétique passé explique ses frustrations et excuse tout.

Ces nouveaux cons sont éminemment dangereux et profondément racistes par la négation qu'ils font des histoires singulières de chacun et par cette homogénéisation raciale, qui vaut bien les théories immondes et populaires du genre : les Noirs ont le sens du rythme et sont doués pour la danse. Ces cons se complaisent dans la paranoïa victimaire, qui consiste à se dédouaner de toute responsabilité individuelle par la responsabilité collective et historique. Les nouveaux Noirs ont aussi une tendance à s'assimiler en permanence à leurs *brothers* américains et pensent vivre les mêmes discriminations au nom de la couleur de leur peau, alors même que les conditions d'immigration des uns et des autres sont parfaitement opposées. Les uns sont arrivés contraints et forcés, tandis que les autres immigraient en France

poussés par la misère économique et la volonté de survivre. Les Noirs américains n'ont jamais été des étrangers à leur pays et ont été de réelles victimes de racisme pur. En France, les immigrés pauvres sont déconsidérés socialement, quelle que soit leur couleur de peau. On voit ainsi des jeunes d'origine africaine ou autre, Français depuis plusieurs générations, parce qu'Antillais par exemple, se livrer à une lutte pour la reconnaissance de droits qu'ils ont de fait, comme tous citoyens de notre pays. Le plus terrible est, bien sûr, de se tromper de combat et de se disperser. En amenant la revendication de l'égalité des chances sur le terrain racial, on oublie la lutte sociale à mener contre les vrais responsables des inégalités.

Les leaders de ces mouvements, qui réclament réparation de la période esclavagiste, mesurent mal l'effet de cette idéologie rétrograde sur les jeunes enfants et sur les adolescents en quête identitaire. Victimes revanchardes, ils s'accrochent à cette définition d'eux-mêmes comme à une bouée de survie, dans un monde tout aussi cruel pour les autres. Toute la rhétorique humaniste consiste, depuis trois siècles, à ne pas distinguer les hommes par leur origine ethnique ou religieuse et à condamner le racisme. L'aveuglement de ces nouveaux cons va dans le sens des propos de Le Pen, pour qui les Noirs courent plus vite que les Blancs. Penser le Noir en tant qu'entité homogène est déjà un acte de racisme en soi. Laissez tomber les mecs et

rejoignez les combats sociaux !!!

Le nouveau Juif

Depuis une dizaine d'années, une nouvelle catégorie de victimes systématiques s'est fait connaître, ravageant tout sur son passage et ridiculisant les autres lobbies organisés : handicapés, femmes, cancéreux, Noirs, pêcheurs et chasseurs. Ce sont les nouveaux Juifs qui, au nom d'un holocauste qu'ils n'ont le plus souvent pas connu directement, cherchent à tout prix à démontrer que la terre entière est restée antisémite et que cet antisémitisme explique toutes les positions politiques et idéologiques envers Israël ou les intellectuels juifs.

Le meilleur exemple est celui de Polanski. Dans cette affaire, on voit un pays poursuivre, à juste titre ou non, un coupable d'actes pédophiles, et le débat se déplacer ridiculement sur la voie de l'antisémitisme ; certains affirmant sans honte que si Polanski n'avait pas été juif, jamais on ne l'aurait poursuivi. Mieux encore, un Finkielkraut excuse quasiment, sur l'antenne de France Inter, le grand metteur en scène parce qu'il est né dans le ghetto de Varsovie. On croit rêver ! Rien au monde ne peut justifier que les Juifs prennent la défense d'autres Juifs sous prétexte d'un sentiment d'appartenance ethnique ou religieuse. Soit la cause est juste et tous les

justes du monde s'élèvent et s'insurgent, soit elle ne l'est pas, et rien ne justifie que l'on se batte pour elle. Un véritable bureau de vigilance observe, épiluche, épie chaque débat public, chaque article, chaque communication pour trouver de quoi alimenter la paranoïa de l'antisémitisme généralisé. Chaque journaliste, chaque politique, chaque écrivain fait relire ses papiers à des cabinets d'avocats spécialisés pour ne pas risquer un procès pour antisémitisme. Ce crime n'est d'ailleurs pas un crime comme les autres, on ne purge pas simplement sa peine et c'est fini. La personne est tâchée d'infamie pour le reste de ses jours et ses amis sont aussi soupçonnés d'intriguer contre une « communauté juive » qui n'existe que dans les projections racistes des spécialistes du genre. Une communauté homogène telle que la voulaient les nazis et les théoriciens de la question juive. Là encore, mais ce n'est pas une exclusivité, seuls les Juifs ont le droit de causer des Juifs, comme si les expériences individuelles n'existaient pas et que tous devaient partager une même pensée venue du fond des temps.

Face au désert heureux de l'antisémitisme moderne, les spécialistes ont inventé « le nouveau visage de l'antisémitisme », nouveau visage qu'il faut aller chercher dans les replis d'une pensée forcément orientée, si l'on critique la politique expansionniste d'Israël, par exemple. Les extrémistes de ce mouvement sont une minorité active et remuante qui fout une trouille bleue à tous les

analystes, politiques et commentateurs, car chacun craint l'anathème suprême et définitif.

Cette pensée paranoïaque est d'autant plus surprenante que les preuves d'antisémitisme visibles n'empêchent visiblement aucun Juif compétent d'accéder aux plus hautes fonctions. Non pas sous forme d'alibi, comme on le dit parfois d'Obama pour les Noirs, mais en nombre et de manière tout à fait méritoire. Si l'on ne peut pas croire au lobby juif qui favoriserait des réussites, on ne peut croire non plus au lobby antisémite qui ferait barrage aux Juifs de façon volontaire. On constate simplement que l'on réussit, là comme ailleurs, selon ses mérites et sa chance. La paranoïa du complot antisémite sert évidemment quelques intellectuels vivant de ce commerce lucratif. Ils ne mesurent pas les effets délétères d'un tel procédé qui, en censurant toute critique envers une personne de confession Israélite ou vis-à-vis d'Israël, tend à développer un sentiment de frustration chez certains réduits au silence, encourageant ainsi un discours souterrain et dangereux non condamnable parce que dissimulé.

Le nouvel Arabe

Le nouvel Arabe est jeune, vit en banlieue et offre la particularité d'être français depuis sa naissance. Néanmoins, ce détail doit lui poser un problème puisqu'il continue de revendiquer sa différence et, surtout, son statut de victime face au racisme et à la discrimination. Lui qui n'a connu la colonisation et la guerre d'Algérie qu'au cinéma et à travers les histoires romancées de papy et mamie, se croit, en permanence, obligé de défendre l'honneur de la patrie agressée par les Français. Ce nouveau con siffle la Marseillaise et conspue les footballeurs de sa propre équipe nationale sous prétexte que ses ancêtres ont été sous le joug français. Une blague, quand on regarde ces petits frimeurs en survêt à 250 euros et pompes de merde à 400, qui pour rien au monde ne retourneraient vivre dans le pays de leur aïeux qu'ils ne connaissent même pas. Quelle souffrance !

Le nouvel Arabe n'est pas musulman, mais bêtement provocateur ; il cherche à prouver qu'il n'y a pas que les Juifs Loubavitch du 19^e arrondissement de Paris qui ont le droit de se balader déguisés comme de tristes sapins de Noël. La religion qu'il place au-dessus de tout dans les discours se résume à une suite de démonstrations

d'appartenance sans fondement et sans réflexion, transformant une pensée plutôt tolérante en prison sociale et en domination machiste. La société n'est plus l'art de vivre ensemble, mais l'art de vivre les uns contre les autres, en opposant plus spécifiquement le monde et l'Arabe de banlieue. Pourquoi aller à l'école ? Pourquoi réussir ? Pourquoi se battre, les jeux sont faits contre la cité. Écœuré définitivement par cette lutte sociale vaine pour la reconnaissance des inégalités de naissance, le nouvel Arabe n'envisage la confrontation qu'avec les représentants d'une autorité symbolique : l'école, l'administration, la police. L'abandon réel des banlieues par le pouvoir, qui devrait engendrer une révolte sociale de grande ampleur, reste sans suite et amuse l'État, puisque ces petits cons sont incapables de revendiquer et de s'organiser pour se battre, préférant jouer les victimes arabes d'un système discriminatoire. La dernière trouvaille des nouveaux Arabes est de transformer les mariages en démonstration de force ethnique et légèrement mafieuse, imitant plutôt les bandits roumains ou bulgares que les bourgeois américains. On loue des caisses de sport, on fait crisser les pneus, on se gare n'importe où, on gueule dans la mairie, on chante les hymnes nationaux et on déploie des drapeaux de l'Algérie. On ne tire pas encore à la Kalachnikov en l'air, mais ça va certainement venir. Tout pour énerver les gens et se faire surveiller par les bleus qui n'attendent que ça. Bien joué la discrétion, bande de nazes !

La gauche a abandonné ces nouveaux cons, dont la lutte est trop ethnicisée pour être « marxistement » correcte, et préfère regarder ça de loin. Le pouvoir est content et peut s'endormir en paix, construire une idéologie islamophobe dans le pays en les montrant brûler les voitures de leur propre parking. Ces petits cons ne font jamais trembler l'Assemblée nationale, à force de syndrome victimaire et de vide de pensée politique.

La nouvelle féministe

La nouvelle féministe s'arroge le droit, et même le devoir, de parler au nom de toutes les femmes du monde sous prétexte qu'elle est une femme et au mépris du droit des autres à décider de leur sort. Les femmes ne peuvent d'ailleurs jamais être libres puisqu'elles sont toujours les victimes du pouvoir des hommes. En règle générale, la nouvelle féministe n'est victime de personne et n'a jamais souffert d'aucune domination machiste, mais sait bien ce qui se passe pour les autres. Le féminisme est le dernier bastion où se cache le néocolonialisme moderne. Les femmes intellectuelles, riches et cultivées de l'Occident décident ce qui est bon pour toutes les autres femmes, persuadées que leur bonheur est dû à leur libération historique du carcan masculin. Toutes autres formes d'inégalité sociale, d'injustice économique ou de soumission ethnique sont ignorées au profit de la seule domination machiste universelle. Les immigrés contraints de quitter leur pays pour venir servir la bourgeoisie occidentale n'existent pas puisqu'ils sont des hommes et que, par définition, leurs sœurs restées au pays sont plus malheureuses qu'eux. Le malheur est féminin comme la maternité et les ragnagnas. Leur

représentation du monde nie toute spécificité culturelle et toute individualité. L'ensemble des femmes du monde doit penser automatiquement comme l'universitaire française d'origine bourgeoise et épouser le mode de pensée américano-libérale, mais uniquement en ce qui concerne la place de la femme, car pour le reste, les féministes, qui sont en général de gauche, laissent le libre choix et préfèrent l'authenticité.

Le bonheur féminin ne peut avoir plusieurs facettes et les femmes qui proposent d'autres façons de se positionner dans l'organisation sociale et culturelle subissent la pression des hommes. Pour la féministe, il n'y a qu'un système, et non des données individuelles, qui justifierait des comportements machistes et violents. Il n'y a pas de salauds qui méritent la corde, mais exclusivement des victimes d'une éducation millénaire. Il n'y a d'ailleurs pas de crimes passionnels, mais seulement une organisation sociale de soumission qui conduit hommes et femmes à la domination masculine. De la même manière, on ne retient qu'une violence, c'est la violence physique, celle honteuse et inexcusable de l'homme, et l'on oublie les violences psychologiques que peuvent infliger les deux sexes au même titre. Les nouvelles féministes se distinguent de leurs aînées - qui ont vu, grâce à leur combat, la situation évoluer lentement - en niant ces évolutions au nom de la rigidité d'un système politique et social qui s'autoalimente. Dans le clan des féministes, comme dans celui des militants de

gauche ou de droite, ce sont les plus engagées qui mènent le bal, les autres plus modérées ayant l'impression d'être des traîtres à la cause.

Sur le terrain, des militantes actives et moins théoriciennes sont en contact quotidien avec les femmes victimes de violences conjugales, elles effectuent un travail d'aide et de soutien extraordinaire et tentent de faire coïncider leur pratique avec la théorie construite par des universitaires détachées de toute réalité sociale et purement dogmatiques.

Pour ces connes, l'arrivée des femmes en politique s'apparente un peu à celle du messie. Un vieux mythe féministe autant que sexiste a couru Landerneau pendant plusieurs décennies : « S'il y a des guerres, de la violence, des militaires, des magouilles et des scandales politiques, c'est parce que la classe politique est essentiellement masculine. » Les hommes ont toujours dominé le monde et le monde s'est toujours battu pour satisfaire l'ego de ces petites bites de serins, complexés et frustrés. On pensait que leur arrivée en politique allait donner un tour plus humain, plus égalitaire, quelles seraient plus en phase avec les citoyens qui souffrent. Tu parles ! On a vu le profond humanisme de la mère Thatcher, l'empathie de Rice et les qualités humaines de Merkel. Plus promptes encore que leurs homologues masculins à promouvoir la guerre et plus ignorantes du sort des démunis, les femmes politiques ont merveilleusement démontré que l'égalité dans tous les défauts afférents aux

responsabilités suprêmes est systématique, le sexe n'y change rien. Bien supérieur aux basses contingences machistes, ce conflit d'ego entre deux postulantes obnubilées par la réussite individuelle qui planta le parti socialiste aux élections de 2007... Suprêmement intelligente, cette ministre des Armées, incapable de prononcer le moindre mot personnel sans en référer au président de la République. Sublimement indépendante, cette ministre de la Santé, contrainte de nous faire le coup de l'épidémie mortelle et de se ridiculiser pour complaire au chef de l'État.

Elles sont immorales, intéressées et surtout dévorées d'ambition, à l'image de leurs mâles compagnons d'hémicycle, de ministères ou de mairies, mais en plus hypocrites, invoquant sans cesse leur statut de femmes et plus encore de mères. Quand il faut sortir la grosse artillerie larmoyante, ces nouvelles connes à tailleur Chanel ne sont pas les dernières à chialer dans le poste pour nous montrer l'universalité du rôle fantastique de « maman ». Elles sont aussi, par intermittence, des « épouses ». Eh oui, bien sûr des gens comme vous et moi, de vraies femmes d'intérieur, qui préparent la soupe à leur homme et s'occupent des enfants. Elles n'ont, bien sûr, ni filles au pair, ni aides spécifiques, elles sont comme toutes les femmes, mais ne se plaignent pas et peuvent, contrairement aux grosses feignasses d'électriciens, reprendre le travail trois jours après avoir accouché parce qu'elles sont extraordinaires. Moralité, la

femme politique peut être exécration avec les gens et désastreuse dans sa mission, elle reste une maman, une épouse et une fille attentionnée à sa vieille mère. Elle est souvent bonne cuisinière et adore raconter des histoires aux enfants avant qu'ils ne s'endorment. Là où l'on ne pardonnerait rien à un mec, on fait preuve d'indulgence envers la femme, on admet ses errements et l'on découvre, une fois qu'elle est sortie du système, que les hommes n'ont pas été tendres avec elle et quelle a été victime de sexisme. Si en plus d'être surdouée, elle est belle, elle aura souffert des avances de ses collègues. Si elle est moche, elle aura enduré les quolibets des couillus du gouvernement ou de l'Assemblée. Elle aura été victime, forcément victime.

Le nouvel homo

Puisqu'il a été banni, moqué, humilié voire chassé pendant des siècles, le nouvel homo veut à tout prix faire savoir qu'il est pédé et que rien ne se mettra en travers de cette révélation hautement subversive. Que le monde entier s'en foute ne semble pas l'atteindre, car le gay, plus que tout autre, est persuadé d'être un rebelle par le fait même de préférer les hommes. L'homosexualité ne peut pas être une banale orientation sexuelle, elle est un « choix de vie en marge, vachement courageux » ! Le nouveau gay ne peut pas admettre, par exemple, la discrétion de certains homos beurs ou juifs qui préfèrent la clandestinité à la relégation, et pousse toute voile dehors au *coming out* forcené, comme un rite de passage indispensable au bonheur. Sous des apparences de tolérance bon enfant se cache une réelle violence du diktat dogmatique communautaire. Les nouveaux homos sont parfaitement bien acceptés par la société, occupent tous les postes à tous les niveaux de pouvoir, sont des élus politiques et des chefs d'entreprise tout à fait reconnus, mais doivent trouver néanmoins une raison à leur trouble existentiel. Cette raison sera l'homophobie latente d'une société virile.

Tout cela est assez surprenant dans la mesure où l'on constate que la sphère homo influe, à juste titre, sur les modes de vie du quotidien avec force et intelligence. Films, romans, modes, législation ou habitat montrent tous les jours la part naturelle de l'homosexualité dans nos goûts, nos choix et la tolérance sans cesse grandissante d'une société en évolution. Un nouveau gay expliquera chacun de ses troubles psychologiques par le fait d'avoir eu le courage d'avouer son homosexualité et par le refus de la société machiste et ringarde d'accepter sa différence. Il ne peut être incompetent, idiot, pénible, asocial, chiant ou fainéant, il est incompris et souffreteux parce que gay et donc victime des homophobes regroupés en lobbies invisibles. Impossible d'avoir un avis sur l'homosexualité sans risquer le procès pour infamie, pourtant chacun sait que la tolérance à l'autre ne naît jamais de la censure, mais toujours du débat. Les nouveaux homos préféreront toujours condamner un milieu, une culture, un groupe social qui les exclut de leurs rangs que d'entamer un débat intelligent pour montrer l'absurdité intellectuelle de l'homophobie, poussant, là encore, les vrais ennemis de la liberté à construire un discours souterrain et dangereux. Les lesbiennes, par un principe étrange et illogique, se sentent proches des gays, comme si l'homosexualité devait rapprocher les deux sexes. Cette théorie, qui ne marche pas avec les hétéros, conduit à une uniformisation du discours qui ne devrait tenir que le

temps d'un défilé. La puissance du lobby intellectuel gay a conduit à une pensée unique, dominée par les penseurs américains, annihilant les points de vue différents, modérés et individuels.

LES CONS MARTYRS

Le nouveau toxicomane

Il fut un temps où les consommateurs de coke, de poudres diverses et de chimie destroy étaient des délinquants patentés qui méritaient la taule. Les alcooliques, eux, étaient de pauvres types qu'on laissait crever dans leur vomi. Les toubibs, les labos et les pharmaciens se sont vite rendus compte qu'il y avait de la thune à se faire sur le dos de tous ces connards ensuqués. On les a transformés en vrais malades et on les a mis sous perfusion de psys, de psychotropes et d'antidépresseurs. Peu à peu, ils sont passés du statut de responsables à celui de victimes d'accidents de la vie. On ne se came plus parce qu'on le veut bien, mais parce qu'on n'a pas le choix ! Trop cool. Ces nouveaux cons prennent des murges à se chier dessus parce qu'ils ont soif et terminent leur nuit aux urgences des hostos avec les surinés et les suicidaires. On leur concocte des programmes de décrochage qui ne marchent jamais et qui coûtent un bras à la Sécu au lieu de les laisser crever comme les grosses loches qu'ils sont. Après tout, les shootés ont le droit de prendre ce qu'ils veulent, quand ils veulent et de claquer la gueule ouverte, c'est leur choix et ils ont bien raison de prendre leur pied chimiquement,

mais de quel droit se sont-ils déresponsabilisés au point d'être persuadés eux-mêmes de n'être en rien fautifs et de tenir les autres pour les responsables de leur situation ? Ces nouveaux cons en viennent à regarder leur goût pour la défonce comme la résultante de leur mauvaise éducation, de leurs traumatismes d'enfants, de la dureté de la société et de l'inégalité sociale qui les ronge.

Parfois, en plus d'être faits comme des rats, ils sont méchants et ruinent la vie des autres. On ne compte plus les épouses, les potes et les parents de ces connards qui dépriment et se tirent une bastos, ne pouvant plus endurer ce que les nouveaux toxicos leur font subir. Ils ne sont certes pas les seuls à déconner et à accuser les autres, mais ce sont les pires, dans la mesure où leur lâcheté congénitale les empêche d'être simplement objectifs envers eux-mêmes et de se regarder comme de lents suicidaires purement jouisseurs et conscients de leurs désirs. Ils n'ont besoin de personne pour être de sales cons, mais accusent les autres de tous leurs maux. Très curieusement, la distinction que l'on opérerait entre les toxicomanes médicamenteux, qui ont pour dealers les pharmaciens, et les toxicos aux produits interdits, n'existe plus puisque tous sont les patients des mêmes hôpitaux. Ce qui vrai pour les drogues dures et l'alcool ne l'est évidemment pas pour les fumeurs de cannabis, qui depuis quelques années sont passés du statut de gentils rouleurs de pétards à celui de délinquants notoires. Bizarrement, la répression du trafic se fait essentielle-

ment autour du shit et les peines sont de plus en plus lourdes, alors que l'on tolère mieux les autres comes. On sera bien plus puni pour avoir trimbalé cent grammes de chichon que pour avoir chez soi cinq cents grammes de coke, surtout si l'on est une vedette de la télé.

Le « déposeur » de plaintes

Une nouvelle société s'est mise en place ces dernières années, une société de geignards et de balances, dans laquelle les petits mouchards dénoncent à la maîtresse à chaque fois qu'on pisse dans leur cartable ou qu'on leur tire la queue de cheval... Dans cette société du contrôle, celle des « déposeurs » de plaintes, on ne règle plus rien face à face. Un type vous fait une crasse au boulot, on la ferme, on encaisse, mais on dépose plainte. On vous fait une queue de poisson au carrefour, attention, ne traitez pas le mec d'enculé, il risquerait de porter plainte ; non, rassemblez des témoins, puis allez déposer plainte. Un boulanger vous vend du pain rassis, ne retournez pas à la boutique avec votre vieille baguette, donnez-lui rendez-vous chez le juge et faites constater. Il faut lutter contre la saine réaction qu'est la colère et s'en remettre à des juges objectifs, qui sauront, sans n'avoir assisté à rien, qui a raison et qui a tort. Des kilomètres de procédures civiles et pénales sont nécessaires à ce petit jeu de la triangulation qui flique notre société et squeeze les relations humaines, fussent-elles celles de l'échange verbal.

Les princes de la plainte restent, bien sûr, les intel-

lectuels qui se sentent insultés en permanence parce qu'ils sont au-dessus du commun des mortels. Chacune de leur parole est un fruit d'or et nul n'a le droit de déformer leurs propos ou de les sortir de leur contexte. Ils attaquent immédiatement, diable, sait-on jamais, la postérité pourrait se méprendre sur le sens de leurs divines pensées. Ces nouveaux cons envahissent les tribunaux de leur prétention et de leur orgueil. Surtout ne jamais débattre, ne jamais discuter, ne jamais négocier. On risquerait l'anonymat et la discrétion médiatique. La plainte devient le moyen d'être reconnu et les journalistes dorment au Palais de justice en attendant des verdicts passionnants : « Machin a-t-il volé trois mesures d'une chanson de merde à Truc ? », « Quand Bidule a dit le mot « écrivillon » à l'antenne, désignait-il ouvertement Chose ou est-ce une interprétation ? », « Que dit le code civil ? », « Qui a le meilleur avocat ? Le plus cher ? ».

Les petites vedettes et sous-acteurs sont aussi de grands spécialistes des procès. Ils courent après les paparazzi, qui courent soi-disant après eux ; pourtant sans les paparazzi, ces pauvres bougres ne sont rien et disparaissent de l'écran aussi vite qu'ils y sont apparus. Mais, là encore, il est de bon ton de porter plainte pour bien montrer que l'on voudrait être discret. Certaines vedettes ont fait de cet exercice de justice un revenu régulier. Elles sont certaines de gagner leurs procès et décident constamment d'attaquer tel ou tel canard pour

avoir volé une photo. Elles sont imitées par les blaireaux de tout poil qui ont le même réflexe, estimant que leur intimité est violée à chaque fois qu'on les regarde passer. Ils remettent en question la législation du travail et voient du harcèlement partout, instaurant une mauvaise ambiance au sein de l'entreprise. Comme de juste, le harcèlement moral est le plus dénoncé dans les professions protégées, où les conditions de travail sont les meilleures. Les ouvriers exploités, humiliés, rincés par des patrons peu scrupuleux n'ouvrent jamais leur gueule de peur d'être triché sur tous les chantiers du pays.

Les politiques ont enfin obtenu leur société de l'anonymat et du silence, où ils peuvent régner en maître de l'absolutisme au nom d'une régulation sociale, qui sera maintenue par chaque gouvernement successif, alors même que les rapports entre les gens se détériorent à cause de ces nouveaux cons.

La nouvelle cancéreuse du sein

L'expression « conne comme une cancéreuse du sein » n'existe pas et n'existera jamais, précisément parce que le cancer a le pouvoir de transformer n'importe quel couillon moyen en semi-héros, à qui l'on doit le même respect qu'au soldat inconnu sous prétexte que c'est « une épreuve humaine qui fait prendre conscience des vraies valeurs de la vie ».

La France, comme beaucoup de pays, a institué un principe de dépistage systématique du cancer du sein. De ce jour, le nombre de cancers du sein a été multiplié par quatre. Logique et idem pour la prostate. Les femmes se rendent dans un centre de dépistage, c'est gratos, avec le risque, quand même, d'être déclarées plombées, surtout si elles ont une bonne mutuelle. On a infiniment plus de chance d'avoir un cancer du sein que de gagner au loto par exemple. Le moindre petit soupçon de début de tache, pouvant évoluer en carcinome malin dans les trente ans à venir, est dépisté, traqué et opéré. Ce nouveau marché a relancé des boîtes et des professions qui périclitaient dans le public : les centres de dépistage qui se sont multipliés et prospèrent sur tout le territoire, mais aussi les radiologues, les radiothérapeutes, les

laboratoires et, bien sûr, les chirurgiens, qui peuvent se spécialiser dans la niche « nichon » avec tranquillité, pour peu que la patiente ait une bonne couverture maladie.

Pourtant, si les praticiens qui gagnent leur vie grâce au cancer sont unanimement favorables à ce dépistage, le corps médical hospitalier est assez partagé. Des études, parues en septembre 2010 dans le *British Medical Journal*, montrent que le dépistage systématique du cancer du sein (au Danemark) n'avait aucune incidence sur le taux de mortalité dans le pays. En effet, nul ne peut connaître l'évolution d'un début de cancer et le principe de précaution s'applique là comme ailleurs. On excise, on opère, on bistourise à tout hasard, au cas où il se révélerait malin.

Risques modérés, remboursement assuré, l'expérience est passionnante, car une communauté de femmes ayant failli mourir du cancer du sein se forme peu à peu. La femme peut alors tirer le meilleur parti de ce cancer si elle n'en meurt pas. L'expérience tout d'abord, qui même si elle ne débouche pas toujours sur un film, un livre ou une expo des meilleurs clichés de canaux galactophores putrescents, peut alimenter de nombreuses conversations sur le courage, la mort, l'allaitement, la sexualité et la nécessité de la ceinture de sécurité.

De plus, la cancéreuse a renforcé son cercle d'amies : autour d'elle se tisse une petite armée de copines compatissantes et dévouées, trop contentes que ce soit

tombé sur une autre. Les unes admirent l'extraordinaire force de caractère de la malade, les autres préparent les derniers détails d'un enterrement plein de dignité, ou expliquent aux enfants que l'on peut très bien vivre heureux en famille d'accueil ou avec un père alcoolique. Sur le plan intellectuel enfin, puisque l'on a à présent une bonne raison de lire Primo Levi, Heidegger ou Jankélévitch et de regarder les programmes de la nuit sur Arte. N'oublions pas non plus un petit avantage du quotidien qu'un bon carcinome du sein peut engendrer s'il est long et douloureux : la gratuité du coiffeur, voire pour les plus rayonnées, la fin de la corvée « capillicole ».

La nouvelle cliente en psy

On pourrait croire qu'il faut être sourd, aveugle ou mal comprenant pour n'avoir toujours pas compris que la psychanalyse était une farce destinée à bernier le bourgeois, que toute son histoire s'était construite sur des mensonges volontaires. Aujourd'hui, en colloque, lorsqu'un psy ose reprendre la vieille antienne du complexe d'Œdipe pour expliquer un comportement ou un trouble, chacun se cache pour rire, un peu comme si l'on se moquait d'un ancien de l'Algérie française qui nous parlait des bienfaits de la colonisation. Pourtant, il existe encore quelques connes patentées qui vont chez leur psychanalyste causer de leur petit nombril.

La première connerie nécessaire est de se croire géniale, centrale, importante, complexe et passionnante. Avoir un ego suffisamment démesuré pour imaginer qu'il peut avoir un quelconque intérêt pour un autre que soi-même.

La seconde connerie est de penser que l'on n'a pas atteint ce que l'on méritait. Une autre vie était possible, gâchée par papa, maman, le divorce ou le petit bateau en bois que l'on a pas eu pour ses six ans. La troisième connerie est d'être absolument persuadé que l'on a vécu

un traumatisme. Tout est bon pourvu qu'on puisse le rapprocher de la brochette de stupidités énoncées par le maître : on a vu ses parents baiser, on a désiré son père, on a vu sa mère à poil, etc. La quatrième connerie est la certitude que l'on est en souffrance. Que les règles sont anormalement douloureuses, que l'on est trop timide, trop frigide, trop clitoridienne, trop peureuse, trop allergique, agoraphobe, scatophile. La cinquième connerie consiste à penser que le mec assis devant moi, parce qu'il a connu Lacan, a une quelconque compétence à m'écouter et va me permettre de me découvrir moi-même en m'ouvrant les portes de l'inconscient. La sixième connerie est de lâcher 300 euros tous les lundis pour me confier à un con qui pense à ses vacances aux Seychelles et à sa maîtresse brésilienne.

La psychanalyse est un luxe inouï, réservé à quelques connes prétentieuses et superficielles qui se croient intelligentes. Il y a dix ou vingt ans, on pouvait leur trouver des excuses, puisque l'on n'avait pas encore montré l'absurdité du concept et l'inefficacité de la méthode, mais aujourd'hui où nul ne l'ignore, seule une profonde connerie incurable de raclure de bidet peut expliquer que l'on aille dépenser son pognon chez ces charlatans qui, heureusement, se font rares. En règle générale, ces mêmes gourdasses friquées vont aussi à la salle de sport, à la piscine, à l'hôtel avec leur amant et aux concerts de Johnny Hallyday ou de Jacques Dutronc. Plusieurs raisons d'en finir avec cette vie de déprime, faut

le reconnaître.

L'employé des métiers de service

Pour lutter contre le chômage des pauvres et donner le sentiment, que tout le monde a le droit de travailler, l'État, désireux de garder une France à deux ou trois vitesses, a créé une ribambelle de petits boulots réservés à la classe sociale la plus défavorisée. Ces métiers ont des points communs : très difficiles, fatigants, très mal rémunérés, personne ne veut s'y coller. Ils ne sont pas épanouissants pour la personne, font l'objet de toutes les exploitations possibles, permettent de faire baisser les chiffres du chômage et remplacent un service qui devrait être assuré par l'État. Ce sont les métiers de service à la personne. Prenez un chômeur non qualifié, une vieille bien crade, dépendante et insupportable, qui épuise même sa famille, et inventez un mode de paiement parallèle, le chèque emploi-service, qui donne le sentiment que langer une vieille, c'est comme passer le balai : un service. Bien sûr, ces nouveaux cons font ces sous-métiers parce qu'ils n'ont pas d'autre choix. Les cons, ce n'est pas parce qu'on ne peut pas leur en vouloir de l'être que ça les rend moins cons. Ceux-là dépassent donc les limites du supportable. *Ils* lavent des vieilles bites mollasses, torchent des culs pourris et rincent des

chattes à gerber pour dix euros de l'heure. Ils accompagnent les vieux, les mourants, les malades, les infirmes dans l'odeur de pisse pour le prix d'un paquet de clopes. Ah, bien sûr, ces nouveaux métiers arrangent tout le monde et chacun s'en satisfait largement.

La misère augmentant, les candidats à ces nouveaux boulots se multiplient et les exigences aussi. Ces nouveaux cons sont tellement naïfs qu'ils imaginent que ces expériences professionnelles vont leur ouvrir la porte vers des formations qualifiées, mais les chiffres sont têtus, la pression est si forte que très peu de ces blaireaux exploités ne se forment et beaucoup démissionnent sans indemnités de ces boulots de sous-assistanat social et sanitaire pour le plus grand bonheur des associations et des organismes payeurs. En fait, il est probable que ce type de travail soit un des plus difficiles et qualifiés qui existent. Il faut non seulement assurer sur le plan technique, mais aussi soutenir la personne, discuter, aider et, bien souvent, remplacer la famille absente et les enfants partis rapidos en province pour ne plus voir leur vieille mère se chier dessus. Ces nouveaux cons font, pour une somme dérisoire, ce que plus aucune infirmière ne veut faire ; ils sont La bouée de sauvetage du déficit de la Sécu, mais en plus, ils engraisent des associations ou des sociétés qui prennent un pourcentage sur ce que gagnent ces pauvres bougres. Comme dans tous les boulots de merde mal payés, on est sans cesse sous pression et personne ne vous respecte. Il faut être plus

que désespéré pour accepter de se faire ainsi maltraiter par tout le monde et continuer à crever de faim ; il faut être très con.

LES CONS ARTISTES

La nouvelle strip-teaseuse

Bouh, caca les filles qui se dessapent sur scène devant de gros cons obsédés sexuels et machistes, des mecs hagards qui matent de jolies minettes à poil derrière des vitres teintées. Victimes de deux mille ans d'oppression, ces pauvres innocentes sont contraintes par le système patriarcal de vendre leur corps au plus offrant. Stop ! Il fallait renouveler le jeu et l'adapter à un nouveau public, jeune, sympa, gauchisant, et luttant pour l'égalité des sexes. Les nouvelles strip-teaseuses sont arrivées, cassant les vieilles représentations ringardes, et tournant à la blague le bon vieil effeuillage de papa. Ainsi, les hommes peuvent continuer de regarder des filles se dénuder pour trois cacahouètes dans des bistrots pourris, sans connaître la stigmatisation des vieux cochons pervers qui bavent devant le spectacle avilissant de la misère. Ces nouvelles connes ne sont pas très belles, et même parfois franchement tartes. Elles s'appuient sur cette imperfection des corps pour justifier une démarche qui, du coup, sort de la norme du voyeurisme habituel ; « On ne nous regarde pas pour zyeuter notre plastique, mais pour apprécier un spectacle rigolo et

légèrement daté sans arrière-pensée scabreuse et, surtout, sans exploitation de la femme. » Se rendent-elles compte qu'en fait, elles reproduisent absolument ce qu'elles dénoncent ? Qu'elles ne sont pas différentes de leurs consœurs tournant à oualpé sur des tapis dans des sex-shops glauquissimes pour dix euros de l'heure ?

Le spectacle de strip-tease moderne pourrait même être, à priori, regardé par des enfants, puisqu'il n'y a pas d'exhibition sexuelle salingue. Mais le regard de ceux qui assistent et le corps offert de celle qui est payée pour être nue sont déjà une forme de pornographie effrayante. Ces gonzesses qui font tourner des pompons au bout de leurs tétons se mentent sur leur rôle social en feignant d'ignorer qu'elles restent de la bidoche à bander pour des mateurs bien élevés. Comble du snobisme décadent, les copines des mecs sont là aussi, persuadées quelles assistent à un show quasiment artistique ou, mieux, feignant de nier qu'elles accordent à leur mec du bon temps sans lendemain, comme les pères qui accompagnaient leurs fils aux putes avant la guerre. Ces petites pétasses, riant à la vue de leurs consœurs montrant leurs nichons pendants, sont les complices de ce triste cirque pathétique et bourgeois. Un bon film⁵ nous montre ces nouvelles strip-teaseuses

américaines ; toutefois, cela ne change rien à cette sinistre réalité et déculpabilise plus encore les acteurs de la mascarade. Cela nous rappelle les grands photographes du flou qui donnaient des leçons sur la différence entre érotisme et pornographie afin de justifier leur penchant pour les adolescentes.

La chanteuse et le rappeur

La nouvelle chanteuse n'a aucune idée de ce qu'est une chanson, ou la valeur d'un texte ; elle ignore les bases de la prosodie et la façon dont peut fonctionner le monde de la musique. La nouvelle chanteuse ressemble, à force de maquillage et de fringues, à une vraie chanteuse et pousse la note sous sa douche en imitant quelques Américaines à voix nasillardes à force de vouloir faire *bluesy*. Cette nouvelle conne se dit « qu'y a pas d'raison et que si Shakira elle a réussi et bah moi qu'ai sa voix qu'on dirait elle, et bah j'peux réussir aussi ». Donc la nouvelle chanteuse se présente à des concours, poireaute toute la journée sous la pluie et se ridiculise devant des cameramen hilares en la regardant se trémousser tristement.

Des centaines, des milliers de gamines, aussi douées pour la chanson que Balladur pour le saut à la corde, espèrent secrètement devenir des artistes de variété quand leurs petits frères se voient footballeurs. Tout est possible dans un monde aux trois millions de chômeurs, où les inégalités sociales n'ont jamais été aussi insolentes et les chances de réussir, quels que soient les efforts, quasi nulles, sans relations, sans fric et sans références.

Aucun métier raisonnable proposé à ces filles pleines d'espoir et de rêves ne peut les satisfaire ; leur avenir est tout tracé, à moins qu'elles ne s'échappent vers cet inaccessible *star system* qu'elles imaginent idyllique : entre prince charmant, piscines, scènes internationales et indépendance totale. Tout le système médiatique est là pour leur faire croire que c'est possible comme au loto. Peu importe les capacités ou le talent, la chanson est un tirage au sort, tout le monde a sa chance. Pourtant, s'il est une profession protégée où les amis des amis des cousins sont des favoris, c'est bien la profession d'artistes de variétés où les fistons et les filles « de » pullulent. Logique, puisque le gâteau n'est pas si copieux et qu'il est nécessaire de le garder au chaud.

À ces petites connes innocentes, il faut ajouter le rappeur de banlieue. Sorti des ateliers d'écritures d'Aulnay-sous-Bois, il croit que sa prose est digne des plus grands poètes maudits. Parce qu'il a écrit la même chanson que deux cents de ses voisins, le keum pense qu'il va cartonner. Il se voit lui aussi dans une Ferrari avec deux blondasses et des bijoux sur les doigts. Manque de chance, les postulants au succès prolifèrent, et les producteurs, sympas, fauchés et plus requins que les directeurs de banque, espèrent se faire un peu de thune sur le dos d'un débutant pour vite le larguer après, dès qu'il exige d'être payé, par exemple. Le pauvre type devient un héros dans son quartier entre la rue des Tulipes et l'allée des Roses et est persuadé qu'il est connu

jusqu'à la cité d'à côté. Le rap qui fonctionne un peu s'adresse à un public de vieux cons, croyant « faire jeunes » en écoutant le *flow* de types de quarante balais complètement *out* des préoccupations des gamins. Les jeunes rappers y croient quelques tendres mois puis, las de chanter pour des cacahouètes, redeviennent chauffeurs de bus dans leur triste banlieue.

La nouvelle comédienne

Trouvez-moi une petite nana, fille d'ingénieur, de toubib, de pharmacien ou de prof qui ne choisisse pas la saine profession de comédienne pour faire chier ses parents et rentabiliser sa soif de création artistique qu'elle n'a pas pu librement exprimer durant son enfance... Allez, allez cherchez ! C'est pas gagné. Bah oui, logique, le métier de comédien ne demande aucune formation en dehors du talent. Les grands acteurs sont nés comme cela, instinctifs et surdoués, les autres disparaissent immédiatement. Un métier qui ne s'apprend pas, et pourtant il y a pléthore d'écoles, d'académies, tenues par des professionnels ayant joué dans une pub pour le camembert Président il y a quinze ans et qui partagent leur savoir pour 1 000 euros mensuels avec de jeunes apprenties bouche bée devant la vedette charismatique. Car les nouvelles comédiennes sont sérieuses et motivées, elles n'ont pas compris que ce métier est réservé aux filles et fils de comédiens et, éventuellement, aux enfants de politiques et de journalistes. Elles n'ont pas compris qu'elles représentent une cible de petites bourgeoises prétentieuses pour un marché de marlous notoires. Ces nouvelles connes vont

s'acharner en vivant sur le dos de leurs parents excédés et d'un RSA magique, qui leur permet de bouffer, de squatter un loft à 12 et de « monter des pièces » que des copines, et des copines des copines, elles-mêmes comédiennes, viennent voir. Après le spectacle, tout le monde se congratule : « Ouah, t'étais super là-dedans, t'as trouvé ta voie, tu vois », puis elles-mêmes vont voir les spectacles des copines de leurs copines. De temps en temps, elles font de petits chantiers, gardent des mômes, repeignent des volets pour bouffer un peu et s'accrocher à leurs rêves inaccessibles sous le regard de leurs vieux, qui se demandent quelle erreur ils ont commis en élevant leurs enfants dans la digne moralité du travailleur sérieux.

Ce qui était un petit espoir pour des centaines de jeunes filles est devenu, aujourd'hui, une illusion pour des centaines de milliers n'arrivant pas même à décrocher un petit rôle dans une pub ou un doublage dans un dessin animé. La plupart du temps, ces gamines insensées ont fait de bonnes études, mais ne se voyaient pas dans un burlingue à recevoir de la clientèle ; alors, elles deviennent un peu serveuses et beaucoup artistes les deux premières années, puis autant serveuses qu'artistes, et enfin beaucoup serveuses et un tout petit peu artistes, et font un boulot de merde pour ne pas se déjuger et perdre leur rang d'actrices en devenir. Parfois, une occasion en or se présente, mais il faut un peu coucher pour l'obtenir, alors ces petites connes se disent que,

finalement, c'est pas pire que de compter les heures pour obtenir le statut d'intermittent et gardent le secret pour elles et leurs psy. Parfois, ça marche !

Ces nouvelles bêtasses vieillissent aussi et voient s'éloigner leurs chances de réussir dans le métier à mesure que leur aigreur augmente et que leurs nichons foutent le camp. Elles épousent le patron du bistrot dans lequel elle travaille depuis quinze ans. De temps en temps, le soir, pour Marcel, Lolo, Freddy, Lucien et trois autres alcooliques du bar, elles récitent un super texte de Jules Supervielle ou d'Arthur Schnitzler sous les applaudissements de leur public éphémère.

Heureusement pour elles, depuis quelques années, un nouveau théâtre totalement inutile, mais payé par la collectivité, est né ; le seul endroit où ces nouvelles connes peuvent exercer leur art sans que personne ne les critique : le théâtre forum. Né au Brésil sur une bonne idée, mais devenu une farce pédagogique en France, où tout le monde peut monter une troupe qui va de collèges en collèges, de fêtes du personnel en comités d'entreprises, pour faire émerger la parole à travers l'activité théâtre. Une journée, 5 000 euros, ce qu'aucune de ces nouvelles connes n'auraient gagné en deux mois de scène devant un public libre de ne pas assister à une représentation. Le monde des blaireaux est infini !

Le nouveau plasticien

Les bouquins sont remplis de biographies d'artistes qui en ont chié pour arriver à la reconnaissance. Ah, ils en ont bouffé de la vache enragée, les Modigliani, les Braque, les Van Velde, etc. Ce que ne peuvent retracer les livres, c'est l'itinéraire de tous ceux qui ont bouffé de la vache enragée pour n'arriver à rien, quelle qu'ait été leur valeur, puisque ceux- là, on les a oubliés, purement et simplement. L'imagination va donc bon train pour les nouveaux plasticiens qui savent qu'après la galère viendra la reconnaissance. Ils ont oublié que l'art est la rencontre entre une œuvre, un marchand et un public. Ils ont oublié qu'un artiste n'existe que reconnu et que sa valeur se calcule en dollar, quel que soit son talent, et cela depuis deux cents ans. Peu importe la valeur intrinsèque d'un plasticien, puisque la qualité de son œuvre n'est que subjective. Les nouveaux plasticiens sont innombrables, ils peuplent la planète d'installations géniales, que les bobos n'osent pas condamner de peur de passer pour des ignares. Ils créent, créent, créent, mais ne vendent jamais rien et se rassurent sur la qualité de leur travail en se disant que ne rien vendre est le lot de

tous les « grands ».

Trente ans, quarante ans, cinquante ans, ils n'ont d'artistes que le nom et l'atelier qu'ils partagent avec différents damnés de la terre, puisque l'art est un acte de résistance. Ils ont des idées sur tout, sur les collègues, sur les peintres du monde entier, ce sont tous des nuls, sauf eux. Ils échafaudent de grandes théories sur l'art qui reposent sur les limites de leurs compétences techniques élevées au rang de règles d'or.

Il faut bien vivre, alors, comme les musiciens et les comédiens, ils deviennent serveurs dans des bistrotts, bricoleurs et parfois pire : ils pratiquent l'art-thérapie, une discipline inventée pour recycler les nouveaux artistes incompris, qui occupent alors une place dans un service de soins pour malades mentaux et font croire que la création artistique va provoquer un déclic salutaire chez le patient entre deux prises de somnifères.

L'âge de la sénilité reculant et les aides sociales augmentant, ces nouveaux cons - qui auraient dû comprendre vers quarante ans qu'ils n'étaient pas faits pour rester artistes maudits - continuent maintenant jusqu'à soixante balais à exposer dans des squats de potes et à courir les expos des copains pour en dire du mal.

Il faut dire, à leur décharge, que les nouvelles formes d'art les ont bien servis. L'art conceptuel, par exemple, a permis à ces nouveaux cons prétentieux de se prendre

pour Duchamp, Beuys ou Annette Messager, parce qu'ils étaient minimalistes et bricoleurs. Critiques et spectateurs ont eu beaucoup de mal à oser s'avouer à eux-mêmes que tout cela était de la merde par peur de passer pour des réacs réitérant les célèbres fautes de goût des critiques académiques face aux génies de l'impressionnisme. Le malaise et le mensonge permanents de ces créations du sensible dénuées de technique ont trompé les nouveaux plasticiens sur leur piètre créativité.

L'artiste humanitaire

L'image d'un artiste de variété est bien plus importante que son talent. La principale activité des chanteurs et autres comédiens est de construire une image positive dans l'esprit du public, de façon à devenir *bankable*. On a vu des artistes disparaître sur une erreur de communication⁶, un mauvais pas ou, au contraire, devenir des vedettes sur une phrase prononcée au bon moment, au bon endroit⁷. Le contrôle de l'image est total et doit correspondre à la personnalité que veut laisser transparaître l'artiste. Bohème, séducteur, cool, travailleur, alcoolique, fidèle, sportif, sain, joueur, fragile, dépressif, etc. Mais l'image transversale qui l'emporte sur toutes les autres est incontestablement la fibre humanitaire, le souci des pauvres, l'empathie humaine. L'artiste a le droit d'être insolemment riche, de rouler en Ferrari, il a le devoir d'aller faire le clown à Saint-Tropez, de dépenser en une soirée ce que ses fans gagnent en un an, de s'acheter des propriétés insensées gardées par douze vigiles, ou des hôtels particuliers en plein Paris. L'artiste

6

Chantai Goya.

⁷ Balavoine, par exemple.

peut fréquenter les pires ordures politiques, les plus mafieux, les plus corrompus, mais il doit montrer de la compassion pour ses contemporains. Pour cela, un à deux jours par an, il doit se sacrifier à un rite sempiternel et répétitif : accomplir sa B.A. devant la France entière sous les caméras de la télé et les yeux humides des téléspectateurs rassurés sur le bon fonds de ces nouveaux cons du show-biz.

La vieille chanteuse sortira de son manoir normand dominant la baie pour se mêler aux sans-papiers dormant dans la rue, elle fera une déclaration à 13 h 14, puis une autre à 20 h 15, s'offusquant de vivre dans un pays aussi inhumain avec les étrangers, avant de rejoindre un resto fameux du quartier Saint-Germain, non sans être passée prendre une bonne douche et se changer dans son appartement du 8^e. L'acteur sur le retour lira, dans le vent et la pluie, un extrait de la déclaration des Droits de l'homme pour fustiger le comportement de la Chine envers ses Prix Nobel, puis reprendra l'avion pour Saint-Jean-Cap-Ferrat afin d'être à l'heure pour l'apéro. Le présentateur de télé, fatigué par le foot et la course à pied, nous fera le coup du direct de vingt-quatre heures pour les petits enfants atteints de putains de myopathies à faire chialer un tortionnaire coréen. Une fois par an, des artistes divers se battront pour venir sur scène faire le show en mémoire de Coluche. Une bonne méthode pour relancer une carrière en berne, figurer sur un disque qui se vendra à quelques

millions d'exemplaires et montrer à la populace que l'on se soucie des affamés, comme le grand comique mort.

Ces nouveaux cons usent et abusent du procédé, de même que l'on ferait un travail d'intérêt général après avoir fait une connerie, un peu comme pour nettoyer leur conscience et repartir à zéro. Les médias eux-mêmes sont friands de ce sacrifice bourgeois dans la lignée historique des grandes familles catholiques qui, une fois par an, donnaient leurs vieux atours pour monter plus vite au paradis et ranger les armoires du château.

Le cuisinier télévisuel

Cette nouvelle catégorie de cuisiniers n'a rien à voir avec la nouvelle cuisine des années quatre-vingts, qui était déjà une vaste farce pour berner les gogos friqués. Ces nouveaux cons sont avant tout une pure construction bourgeoise du soi-disant bon goût français, qui élèverait les cuistots au rang d'artistes et les rendrait dignes de figurer au Panthéon des idoles entre Victor Hugo et Michel Ange. Cette énorme entourloupe se justifie uniquement par le merchandising mis en place autour de ces honnêtes artisans dont les chevilles sont soudain plus enflées que leur toque. Dans cette catégorie, de curieux chefs, beaux mecs, beaux parleurs, peu timides et étrangement à l'aise devant une caméra ou un micro, capables de nous tenir en haleine pendant une heure en nous apprenant à faire une omelette. Oui, mais l'omelette du mec est préparée avec des œufs auxquels vous et moi n'avons pas accès, pondus dans une ferme exceptionnelle et dont le patron est un ami dudit cuistot (reportage sur le cul des poules). Les petits lardons proviennent de la couenne de cochons uniques d'une race disparue (reportage sur des cochons sauvages) et de truffes originaires d'un coin bien précis du Périgord. Là, le type

crie des ordres à des petits mitrons dans sa cuisine pour bien montrer que la vie est dure, puis l'on voit un journaliste gastronomique nous expliquer que l'omelette de ce nouveau con marie subtilement les divers arômes du lardon, de la truffe et des œufs, et abrite un secret que vous ne connaîtrez pas. L'équilibre est parfait, c'est un artiste. D'ailleurs, son omelette vaut environ 57 euros. Mais le nouveau cuisinier est aussi un chercheur, il n'est jamais satisfait de sa tambouille et tient à dessiner les verres, les assiettes, la nappe et à allier de nouvelles saveurs. Peu importe le résultat final, seule l'innovation sera appréciée par des gastronomes à la petite semaine qui n'oseront jamais avouer que 50 euros pour un steak au chocolat et au piment des Andes, c'est tout simplement un scandale. Ces braves cons, fats et pompeux, surfent sur le snobisme primaire, à la limite de la vulgarité, des clients fortunés et indécents qui, de toute façon, n'apprécient un plat, une montre, un voyage ou un bijou que s'il est plus cher que ce que la majorité des citoyens peut payer. On pourrait leur faire bouffer de la merde si elle était servie à l'Athénée et si le cuistot venait en salle pour expliquer sa démarche, l'historique de son mets... et surtout son originalité, qui fait des clients des privilégiés. Assez naïfs pour croire que leur notoriété médiatique est due à leur seul talent, ces nouveaux cons se laissent prendre au jeu et deviennent aussi prétentieux que leurs clients fortunés ; ils se produisent à la télé, sentencieux comme des profs d'université pour nous

apprendre que de bons légumes bien cuits mélangés à la meilleure viande font un bon plat de viande aux légumes... Merci. Toutefois n'oubliez pas que ce sera meilleur avec quelques grains de caviar dans leur jus de langouste.

Parfois, ces cuisiniers de luxe décident de créer des pièces montées, des plats ou des gâteaux aux formes extravagantes pour prouver au monde qu'ils sont bien les héritiers du Carpaccio. On voit alors des sculptures de bouffe écœurante et d'un mauvais goût « kitchissime », qui devraient faire rire le client, mais provoquent l'admiration du convive prêt à payer 25 euros un dessert au chocolat qui ressemble à l'escalier principal d'un grand palace parisien avec sa rampe et son tapis rouge.

LES CONS PRIVILÉGIÉS

Le nouveau patron

Pour les jeunes patrons, le monde se partage en deux : les entrepreneurs qui ont des couilles et créent de la richesse, et les branleurs qu'il faut mater. Un patron n'est pas un homme, c'est un demi-dieu. Il ne devrait pas payer ses impôts puisqu'il crée de l'emploi. Les secrétaires ne devraient pas porter plainte quand il les tripote, puisqu'il leur permet de payer leur loyer, et leur femme ne devrait pas les tromper, puisqu'il gagne beaucoup de pognon. Le jeune patron est descendu sur terre, non pas pour s'en foutre plein les fouilles et s'acheter une bicoque merdeuse sur l'île de Ré, mais pour sauver son pays de la crise. À ce titre, il se considère au-dessus des lois ordinaires et pense sincèrement que les fausses factures, les emplois fictifs, les frais personnels sur le compte de la boîte, l'exploitation de travailleurs non déclarés sont autant de gestes vertueux pour honorer le pays de sa présence... Parce que si « on le fait chier, il se tire dans un autre bled et là, qui c'est qui sera emmerdé ? hein ? qui ? ». Alors autour de lui, chacun lui lèche le fion et déplie le « bernardtapis rouge » en lui faisant la révérence putassière. Mieux, les villes, les cantons, les départements, les régions et

l'État lui font des cadeaux somptueux pour qu'il accepte de venir polluer un espace vert et créer ces fameux emplois dont tout le monde rêve. L'un lui construit une route spéciale, l'autre des logements ouvriers, un troisième installe le téléphone gratos.

Bien sûr, il est défiscalisé pendant dix ans puisqu'il crée des emplois. Au bout de dix ans, cinq appartements et deux bateaux plus tard, le mec plie les gaules et se tire recommencer ailleurs son cinéma. Le nouveau patron raconte partout qu'il s'est fait tout seul, mais très bizarrement, il est rarement issu d'une famille de prolos de La Courneuve, mais plutôt d'une famille qui a les moyens de lui offrir des marchés, de la publicité et des relations, plutôt bien placées en politique et qui lui ont naturellement filé « un petit coup de pouce pour bien démarrer dans la vie ». Ce nouveau con est, la plupart du temps, un assez médiocre patron, mais excelle dans l'imitation de ses modèles. À peine autoproclamé à ce poste prestigieux, il prend toutes les apparences du grand chef d'industrie avec beau bureau, blonde secrétaire et grande voiture, et cela, avant même d'avoir engrangé le moindre centime. C'est en fait très malin de sa part, car dans ce turbin, la frime et le culot sont tout à fait primordiales. Il faut se faire inviter dans les restos, les soirées, rencontrer des homologues, enrichir son carnet d'adresses, piquer des idées, mais surtout entrer dans le cercle très fermé de ceux qui se soutiennent les uns les autres au nom d'intérêts communs. Là, on peut

déblatérer sur les pauvres et les fonctionnaires en priant pour que jamais ne revienne le temps des socialistes. Là, on peut donner libre cours aux idées libérales excessives et caricaturales, et là, on peut emprunter du fric, aider à en détourner, apprendre à planquer les bénéfices et croiser l'ami de l'ami du ministre des Finances ou de l'industrie. Ces nouveaux patrons n'existent, en effet, que par la protection des politiques, qui les aident par des largesses directes, des subventions dissimulées ou des marchés truqués, car ils auront un jour besoin d'eux pour financer leur propre réussite. Un cercle vicieux, en quelque sorte, dans lequel on entre difficilement et dont on ne sort qu'en rendant un service à son tour.

Le nouveau sportif

On savait que les sportifs étaient des cons, champions toutes catégories de la limitation de l'esprit aux bornes d'un terrain de foot. C'était des cons, ils sont maintenant devenus de gros cons. Le nouveau sportif ne se contente plus de courir, de taper bêtement dans un ballon ou d'anéantir son adversaire, il espère devenir ministre ou secrétaire d'État, car par un miracle de transfert des compétences inexplicable, celui qui est bon au lancer, au judo ou en escrime, serait un bon élu, un bon ministre, un bon député. Ainsi tous les hommes et femmes politiques qui font du vélo, du jogging, disent adorer le foot, cherchent à faire croire aux électeurs qu'ils sont endurants, patriotes, courageux, infatigables et hargneux (éventuellement dopés aussi).

Le sportif ne savait pas s'exprimer, il a appris 196 mots depuis les années 2000 : « Le monde de l'ovalie », « Les valeurs essentielles de mon sport », « Ce qui compte, c'est prendre du plaisir », « Je rêve de porter les couleurs de la France », « Nous n'avons pas démérité », « C'est toujours un honneur de jouer en bleu », « Nous déplorons un tel déchaînement de violence, ce n'est pas du sport ». Ce lexique puissant et efficace lui permet de

faire des analyses qui lui serviraient dans son prochain taf à l'Assemblée.

Le nouveau sportif aime son pays, son club, sa ville et ses supporters plus que tout, mais va exercer ses talents n'importe où ailleurs si on lui offre un chèque assez attrayant et une Ferrari de fonction car... « C'est important la déontologie dans le sport de haut niveau, n'oublions pas que nous sommes un modèle pour des millions de petits Français ».

Ces nouveaux cons n'ont pas compris que si les intellectuels, les politiques et les journalistes les adorent et font mine de les respecter, ce n'est ni par admiration, ni par amitié, ni par déférence, mais parce qu'aimer le sport est le meilleur moyen de montrer qu'on est un blaireau du même tonneau que les électeurs et les spectateurs. On est proche du peuple quand on se passionne pour le match. Le sport est le plus petit dénominateur commun entre les cons et on oublie vite que ce ministre est véreux et ce président incompetent lorsqu'on vibre tous pour le même penalty. Pas un politicard n'oserait avouer qu'il se fout du foot comme de sa première fausse facture et qu'il ne soutient pas l'équipe de sa ville, qui coûte un bras à ses électeurs et ne rapporte rien. Alors, tous ces hypocrites répètent en boucle aux nouveaux sportifs qu'ils sont la fierté du pays, l'incarnation de la nation, le symbole de la République et ce que la France compte de mieux et de plus glorieux. Ces cons en short le croient et deviennent aussi pédants

que des militaires, aussi prétentieux que des patrons du CAC 40 et aussi ridicules que des acteurs de cinéma. Ils oublient alors vite pourquoi ils sont payés insolemment et passent leurs nuits à jouer à la vedette avec des mannequins, des prostituées, et de la coke. Plus de différence avec leurs modèles starifiés, leur tête explose sous les strass et la techno, et ces pauvres bougres enfilent leurs costards trop serrés de grands couturiers et viennent faire les clowns médiatiques devant les Français médusés et admiratifs : « Oui, génial, tu vois, on peut s'en sortir en étant né dans le 93 et sans être jamais allé à l'école !! »

Oui, et on peut même avoir une piscine dans son salon.

L'élève d'école de commerce

Voilà un drôle de loustic, qui croit aller à l'école pour apprendre quelque chose, et dépense une fortune à faire vivre de pseudo-professeurs incompetents. Il joue au professionnel de la profession alors qu'il se prépare surtout à vendre des savonnettes ou quelque chose d'approchant, s'il n'a pas un père, un oncle ou un frère qui possède son entreprise. Ce n'est certes pas la seule formation qui fait miroiter à ses élèves des places en or et des salaires mirifiques pourvu qu'ils alignent la monnaie et se payent des cours indigents à des tarifs prohibitifs, mais c'est la plus caricaturale. Ces petits cons sont absolument persuadés qu'ils passent d'année en année grâce à leur valeur et au travail fourni alors qu'en fait, ils récoltent les fruits de leurs paiements. Je paye donc j'obtiens le diplôme. Diplôme qui dépend de l'école elle-même et attire une soi-disant reconnaissance nationale, comme l'indiquent chaque année des dizaines de canards à la mors-moi-le-nœud sous le titre « Le classement des meilleures écoles de commerce ». C'est un jeu national où chacun fait semblant de croire que le diplôme délivre une quelconque compétence dans le domaine du commerce.

Dans les faits, le seul intérêt de ces boîtes est d'envoyer des élèves en stage durant lesquels ces petits exploités se font des relations et des amis s'ils sont sympathiques et tiennent l'alcool. Chacun sait maintenant que tout le monde peut accéder à ces écoles de commerce, pourvu qu'il paye et qu'une toute petite minorité trouvera un boulot à la hauteur de ses espérances en fin de cycle. Certes, le savoir dispensé dans ces « *schools* » n'est pas plus bidon qu'en fac de lettres, de psycho ou de socio, mais au moins les élèves de fac ne se la pètent pas et sont conscients que s'ils perdent leur temps, du moins ne perdent-ils pas leur argent.

En fait, on a l'impression que ces braves cons jouent une pièce de théâtre dans laquelle ils prennent toutes les apparences du « commercial qui vend des puits de pétrole à des émirs » : le bon costard, les bonnes chaussures vernies, le bon attaché-case, le bon ordinateur, la bonne coupe de cheveux, le bon sourire de carnassier. Ils ne marchent pas, ils courent, bouffent dans des restos, font des fêtes, s'alcoolisent, s'en mettent plein le nez et niquent les jolies filles de leur promo qui leur ressemblent, mais en blondes à cheveux lisses.

Ils vivent la vie des commerciaux de grosses boîtes, boivent comme eux, se sapent comme eux, baisent comme eux et lisent le *Financial* comme eux, mais pour rien. Juste pour le fun. Une sorte de foi du charbonnier : Fais semblant d'y croire et bientôt tu y serais. Quelle blague, car sortis de ce rêve, ils se retrouvent à faire du

quasi « porte-à-porte » ou du démarchage téléphonique pour gagner un Smic et se faire insulter par un petit adjudant sous-titré qui n'a fait aucune école de commerce, mais connaît la loi des chiffres et du rendement maximum avant délocalisation. Dix ans après la fin de leurs études, ils portent encore le même costume et les mêmes pompes et sont trop déconnectés de toutes les réalités économiques pour pouvoir décrocher un éventuel boulot à la hauteur de leur putain de diplôme qu'ils ont encadré et accroché au mur au-dessus de la photo de leur stage en Inde, quand ils croyaient tenir le monde entre leurs mains.

La vieille belle et le vieux beau

On croyait que ce privilège du ridicule ne pouvait qu'être un truc de vieux cons inconséquents, fortunés et armés de dentiers plus blancs que les slips du pape. C'était l'apanage des mecs de devenir de vieux beaux pathétiques, cocus professionnels et gros consommateurs de Viagra. Mais non ! Dans le cadre de la quête infime de l'égalitarisme entre les sexes, les femmes ont souscrit depuis peu à la farce de la peau tirée et de la founette refendue à neuf pour complaire à de jeunes hobereaux à la bite bien tendue et aux goûts de luxe affirmés.

Alors que la condamnation des hommes âgés jouant les prolongations de l'amour coquin est unanime et entraîne les moqueries bien méritées des voisins, des médias et de la populace, les cougars sont, au contraire, valorisées dans la mesure où elles représentent encore une fois une forme de vengeance sur le machisme historique. Autant, on peut se réjouir que de vieilles peaux prennent leur pied avec de jeunes hommes bien balancés, autant peut-on s'interroger sur la pression sociale qui les contraint à ce jeu, à l'opposé des hommes qui n'ont besoin de personne pour être cons.

Le modèle masculin n'a jamais été valorisé, le vieux beau faire rire et sa poule passe pour une pute de luxe, la vieille belle fait l'admiration des féministes, mais est tout aussi moquée et ridiculisée que son homologue masculin. On voit alors de vieux débris à la peau tirée, bronzée, cuite, tendue et flasque se pavaner pour montrer qu'à soixante-dix ans, on peut être tout à fait bandante. Les dents blanches et le cul musclé à force de pratiquer le vélo d'appartement, elles font de leur vie un enfer pour donner l'illusion d'être éternelles à ces petites fripouilles et refusent d'admettre que le temps des queues de béton est dépassé. Prêts à tout, les gigolos baiseraient une chèvre, si elle avait un compte en banque et une villa sur la côte. Ces admiratrices d'Édith Piaf se niquent les tympanes, enfin ce qui leur reste d'audition, à supporter David Guetta dans des soirées au bord de la piscine. Pour chaque verre de champagne absorbé, elles doivent courir dix bornes pour ne pas laisser la graisse gagner sur les vergetures et réciproquement. On les voit, sapées comme des princesses de comédies musicales, sous des chapeaux extravagants, étaler leurs vieilles bouches fatiguées d'avoir embrassé des salauds à la pelle, qui leur disaient « je t'aime » en leur piquant leur carte bleue. Elles n'y croient plus sur leurs hauts talons, maquillant leurs varices sous des bas de midinettes et leurs nichons en cascade sous des volants de tulle multicolore. À l'heure où cette conne rêverait de s'endormir, vieille et calme, elle est contrainte d'aller montrer au petit monde des

blaireaux « comme elle est encore belle pour son âge ! Mais, au fait, quel âge ça lui fait, en tout cas, c'est génial, elle se tape un mannequin américain ».

La cougar ne croit au vieillissement que seule dans sa salle de bains, quand le miroir lui renvoie l'image de sa triste chair. Alors elle se bat inutilement sous les quolibets des voisins, les sifflets des machos, les hourras des femmes libérées et cache comme elle peut cette putain de claudication insupportable de sa jambe gauche qui la fait souffrir. L'arthrite sans doute.

Quant à son homologue masculin, le vieux beau, il est bien différent de l'image que l'on s'en faisait jusqu'alors. Ne dites surtout pas au nouveau vieux beau qu'il vous rappelle ces vieux cochons qui draguaient les minettes grâce à leur compte en banque et qui luttaient à coup de coiffeurs, de sport et de bronzage contre les années. Il vous casserait la gueule. Ne dites pas non plus aux jeunes et jolies filles qui tombent dans ses filets que ce sont des gigolettes prêtes à tout pour ne jamais bosser et vivre dans le luxe. Elles vous colleraient une trempe. Le nouveau vieux beau est de gauche, intellectuel, journaliste, prof d'université, il ne déteste rien tant que l'argent et son pouvoir, il ne s'habille pas comme un séducteur de carnaval, n'est pas bronzé artificiellement et ne cherche pas les petites greluches qui papillonnent dans les rédactions ou les facs, mais des filles à la hauteur de son intelligence. Le pouvoir médiatique a remplacé le portefeuille, le jeu est le même et le résultat

aussi, mais les consciences de gauche ne sont pas entachées.

Ce nouveau con a donc les cheveux longs et gris, il est indifférent aux crèmes de jour comme de nuit, plus préoccupé, a priori, par la guerre israélo-palestinienne que par son apparence physique et ne ressemble pas au macho dandy qui promène sa thune, sa cravate à fleurs et son costard à rayures. Pantalon de velours, et les journaux du jour ou hebdomadaires dans le coup sous le bras. Le nouveau vieux beau connaît Franz-Olivier Giesbert, Frédéric Taddéï et Luc Ferry, il déteste le pouvoir, mais bouffe avec les ministres *Chez Françoise*, va régulièrement à la garden-party de l'Élysée. Il a écrit des livres, mais ne sait jamais combien ça lui rapporte et puis, de toute façon, il bosse pour payer les pensions alimentaires de ses précédents divorces. Le nouveau vieux beau fait un malheur chez les femmes et il le sait. Elles oublient leur jeune âge pour draguer ce vieux con sur le retour, ne cherchent pas la fortune facile comme leurs grandes anciennes, mais plutôt le piston pour réussir leur carrière de journaliste, d'animatrice télé, de comédienne ou d'écrivaine. Elles apprécient le prestige du mec, sa reconnaissance, et par-dessus tout, son carnet d'adresses. Le type peut ainsi faire ses courses dans les bureaux des télé, des radios et des rédactions dans lesquels il est invité en promenant sa longue chevelure de vieux soixante-huitard intelligent.

Ce nouveau con n'a pas de grosses voitures de frimeur,

ni de montres ridicules, qui feraient rire les jeunes femmes intellectuellement branchouilles ; il fait simplement comprendre à ses victimes qu'il a le bras long et qu'il saura, le moment venu, intercéder en leur faveur. Sous ses dehors bonhommes et sympathiques, ce nouveau con remplit la place sociale des vieux séducteurs d'antan qui branchaient de jeunes minettes un peu paumées et esseulées.

Le nouveau Neulléen

Après qu'un célèbre Neulléen parvenu au sommet de la pyramide a exhibé sa montre Rolex comme un bébé montre son caca à ses parents, un curieux phénomène s'est emparé des habitants de cette ville tranquille où la cocaïne se négocie sans heurts avec la classe qui sied aux élèves des écoles de commerce, aux avocats et aux médecins. Il ne faut pas avoir honte de recevoir du fric de papa et maman, il ne faut plus avoir honte d'être une grosse feignasse entretenue, de passer ses soirées à faire la fête avec des potes du même acabit en se préparant à devenir héritier. Il faut étaler sa thune pour faire bisquer les tocards qui n'ont pas la chance de déjeuner sur l'île de la Jatte en sortant du lycée. Pour Noël, ce petit con a eu son premier « Montblanc⁸ » ; bah, il avait déjà tout le reste et puis il faut entrer tôt dans le monde du luxe. Car, dans ce milieu de nouveaux cons, le luxe est un apprentissage comme le patin à glace *et* le mandarin. On apprend avec maman, et papa comment choisir ce qui est le plus cher et le plus voyant pour en foutre plein la vue au petit peuple de France toujours envieux. Les enfants

de la haute qui avaient appris la pudeur sont devenus largement aussi tarés que les pauvres qui vont à Conforama s'acheter la table basse en verre soutenue par les odalisques de faux bronze. Ainsi en apprenant le luxe, le petit Neuilléen apprend aussi les goûts de chiottes et l'art de l'ostensible et du m'as-tu-vu. On pourrait croire que les privilégiés ont un goût assez sûr, loin du vulgaire et du clinquant, mais la nouvelle génération est, au contraire, très attirée par les dorures, le brillant et le kitsch, pour coller aux modèles américains, saoudiens ou chinois. On ne s'étonnera donc pas de voir du marbre, des canapés blancs, des dorures et des lustres « Grand Siècle » dans les appartements neuilléens, où l'image du beau se confond avec l'image du cher !

Le nouveau Neuilléen achète le 4 x 4 allemand pour que nul n'ignore qu'il peut le faire et ses enfants sont persuadés, dès leur plus jeune âge, à juste titre d'ailleurs, que leur avenir est assuré par les relations de papa et le fric qu'il a planqué en Suisse. L'essentiel est de voter à droite et de continuer de fréquenter ses voisins. Neuilly est en effet une grande famille où la solidarité n'est pas un vain mot. Ils sont entre petits patrons fortunés, gens de la télé, marchands de soupe médiatique et artistes de variétés. Ils se marient entre eux, le maire est témoin, l'acteur habitant à côté de la résidence vient à la fête, il ne faut pas que le pognon sorte d'ici... Fermez tout !

Ces nouveaux cons ont créé une sorte d'îlot de la frime et de l'inutile dans lequel les écoles privées fabriquent de

petits héritiers incompetents, mais sûrs d'eux, courant de Neuilly à Genève puis de Genève à New York, et de fêtes en fêtes jusqu'au mariage arrangé. Surtout on y apprend l'inégalité sociale et le sort réservé aux Africaines, jeunes filles au pair, aux Maghrébines, femmes de ménage et aux Roumains qui réparent les voitures, entretiennent la maison et préparent le bateau pour l'été. Les maisons sont devenues des coffres-forts, les fenêtres sont blindées de barreaux et ces nouveaux cons croient que le bonheur est dans ce manteau de chez Dior, ce sac de chez Gucci et ce parfum de chez Machin.

Dépôt légal : mai 2012.

EAN9782290038079

ÉDITIONS J'AI LU